



BULLETIN INTÉRIEUR DE L'AMICALE DES DÉPORTÉS ET FAMILLES DE MAUTHAUSEN  
31, Boulevard Saint-Germain, PARIS-V<sup>e</sup> - Téléphone : 326 54-51 - C. C. P. Paris 5331-73

Prochain  
numéro  
compte  
rendu  
du  
Congrès

## 30<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE NOTRE LIBÉRATION

Alors que pour le 20<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> anniversaire nous avons publié des numéros contenant surtout des récits de la vie au camp et dans les kommandos, ce numéro est aussi constitué par des souvenirs, des impressions, des réflexions concernant l'organisation à l'intérieur du camp, le rôle qu'ont pu tenir certains pour venir en aide à l'ensemble en contrebalançant

le rôle néfaste des « B V » (droits communs) qui faisaient la loi dans le camp.

Un livre important de récits sur le camp venant de paraître et un autre sur les kommandos devant sortir prochainement, nous n'avons pas voulu reproduire ces mêmes témoignages, notre source étant identique, qui sont contenus dans les archives de l'Amicale.

### Métamorphose

SERRA-GRABULOSA.

... Et le train s'arrêta. Une gare, une toute petite gare... MAUTHAUSEN.

Il faisait froid, très froid, ce jour de décembre 1941.

D'autres camarades devront dire : « Un soleil implacable nous écrasait lorsque, descendus du train, nous marchions vers le Camp, un jour de juillet... »

Qu'importe cette divergence. Il reste assez de traits communs à la grande majorité de Déportés, pour décrire une arrivée unique :

Le train s'arrête. A coups de crosse, les S.S. obligent les occupants des wagons à descendre rapidement. Une haie nous enserme. Pas une haie d'honneur, bien sûr, mais une haie de chiens et de S.S., aussi mordants et aboyeurs les uns que les autres. Tout le monde doit se dépêcher. Les jeunes, les moins jeunes et les vieux, les forts et les malades, les sportifs comme les handicapés.

MAUTHAUSEN... Une petite gare, un petit village. Des rues étroites, tellement étroites qu'on imagine, en écartant les bras, toucher les maisons de chaque côté.

Village abandonné ? Peut-être. Personne sur les seuils des portes. Personne dans les encadrements de fenêtres.

Est-ce que les gens ont peur ? Ou peut-être honte ? Car dans la rue de leur village, des assassins, peut-être bien leurs fils ou leurs maris, cognent avec la crosse de leurs armes, sur des êtres humains arrêtés et déjà

affaiblis par de longues séances de torture, par d'interminables voyages, sans hygiène, sans nourriture, sans boisson.

Les assassins ne cognent pas toujours avec les crosses. Ils pourraient faire mal aux chiens bien dressés à mordre les Déportés. Il faut respecter les chiens lorsqu'ils ont une proie entre leurs dents. Ils ne cognent pas ou plus lorsqu'un camarade tombe épuisé. Mais sadiquement ils tirent... A bout portant. Sans émotion. Sans remords. Un regard froid et méprisant pour l'esclave, l'être inférieur. Un coup de pied pour s'assurer qu'il est bien mort...

MAUTHAUSEN... Une petite gare, un petit village, un GRAND CAMP DE CONCENTRATION.

Il se détache comme une forteresse. Sur la cime d'une colline, des tours carrées, des murailles de pierre. Enormes tours. Enormes murailles. Mitrailleuses sur les premières. Barbelés électrifiés sur les secondes. Sinistre.

Les « costauds » montent toujours, portant leurs affaires et celles des malades. Pas tous. Il faut bien que quelques-uns portent les cadavres des camarades assassinés, jusqu'aux fours crématoires dont les cheminées surmontent les bâtiments trapus, plus hauts que les murailles. Comme on doit les voir de loin !!! A moins qu'ils ne soient invisibles aux autochtones... Sait-on jamais ?

### Le camp de Gusen

Extrait d'une conférence prononcée à Paris par notre président, le professeur Roger HEIM, le 28 juin 1945, au grand amphithéâtre du Muséum d'Histoire naturelle et publiée dans le bulletin n° 3, de novembre 1945.

L'homme est habituellement soumis, dans sa brève existence, au renouvellement de douleurs, d'événements pénibles dont les traces appartiennent à sa nature même. Mais jamais, à aucun moment de l'histoire, depuis l'aube de l'humanité, une telle expérience de souffrances n'avait revêtu une telle ampleur, dans un cadre pareillement expérimental, pareillement prémédité. Jamais autant de millions d'hommes, de femmes et d'enfants, n'avaient été torturés avec un tel luxe de formules *préétablies*. Dans l'homme, certes, il y a un fond de bestialité qui réapparaît avec la guerre ou sous l'action de l'ivresse, ainsi s'expliquent le pillage, l'incendie, le viol. Ce sont là des manifestations exacerbées, instinctives, spontanées, et somme toute passagères. Dans le système nazi, c'est exactement l'inverse : tout est basé sur un lent calcul, une préparation méticuleuse, où tout est combiné, y compris le paradoxe et les contradictions apparentes.

L'une des manifestations les plus habituelles de leurs pratiques consistait à améliorer momentanément et brusquement nos conditions de vie et d'alimentation avant de les aggraver irrémédiablement. On faisait courir le bruit que la ration allait être enfin augmentée, une amélioration, effectivement, se produisait. Les hommes renaissaient. La mort reculait. Puis, brusquement, le bruit inverse courait, et bientôt on resserrait, on amenuisait, on descendait vers un taux de ration non encore jamais atteint et qui ne serait plus dépassé. Alors, le désespoir s'ajoutait à la faim.

(Suite page 16)

(Suite page 8)

# Aspect de la Résistance au camp

Miguel SERRA-GRABULOSA, KLM - S - 4715).

N'étant pas historien, ni même tellement fort en histoire, je ne prétends pas expliquer ce que fut la Résistance dans les camps de concentration hitlériens. Mais je veux raconter celle que j'ai vécue et exprimer les sentiments qu'elle m'inspire.

En arrivant au camp, il ne fallait pas bien longtemps pour s'apercevoir que les hitlériens cherchaient à nous détruire, moralement d'abord, et physiquement ensuite. Le tout avec méthode.

Certes, nous avons produit des bénéfices encaissés par les sociétés gérées par les S.S. Nous avons servi de cobayes à toutes sortes d'expériences, pseudo-médicales et pseudo-scientifiques. Mais les hitlériens se sont acharnés beaucoup plus à notre liquidation qu'à l'utilisation de nos compétences, intellectuelles ou physiques.

Tout problème bien posé étant déjà en partie résolu, nous connaissions donc l'agression qui nous guettait, et de ce fait la direction de notre résistance : conserver notre dignité ; conserver notre vie.

Notre apport à l'affaiblissement des troupes que Hitler pouvait engager contre les Alliés ne devait pas être négligeable, même à notre insu. C'est aux historiens de le dire, bien que lorsqu'on pense au nombre de soldats de la soi-disant élite utilisés à la surveillance des camps, aux transports de déportés, aux administrations concentrationnaires, etc., les Alliés peuvent nous savoir gré des troupes que nous fixions et immobilisions autour de nous.

Mais la Résistance que j'ai connue n'a pas eu la prétention de faire autre chose vers l'extérieur du camp. Elle cherchait, à tout prix, la sauvegarde de la vie et de l'intégrité des déportés.

A ma connaissance, le premier groupe de résistance bien structuré fut créé en juin 1941, lorsque pour faciliter les travaux de désinfection du camp, tous les déportés furent parqués dans une cour, nus, sous le regard et la surveillance continue des S.S. et de leurs mitrailleuses.

Cette promiscuité fut mise à profit par des camarades d'un passé imprégné d'anti-hitlérisme et d'un présent confiant en la victoire des Forces Démocratiques et de Paix, pour unifier la direction des divers mini-groupes qui existaient déjà.

Organiser la Résistance, lorsque l'on n'a rien d'autre qu'un amour total pour la Liberté et l'espoir que les troupes hitlériennes, malgré les victoires de l'époque, seraient écrasées, nécessitait un courage dont il faut remercier les camarades qui l'ont eu.

Face à cette volonté de résister, il y

avait la faim, la maladie, les intempéries (aussi meurtrières en été avec ses insulations qu'en hiver avec ses — 20°), les S.S., les capos, les chefs des baraques, les chiens, les « mouchards », et, ne jouant pas toujours un beau rôle, l'esprit de conservation.

La Résistance commença par organiser la solidarité. Solidarité qui pouvait être exceptionnellement un peu de nourriture donnée par les autres camarades (que donner d'autre ? personne n'ayant rien). En faisant sentir aux camarades contactés que la présence d'une organisation de résistance était déjà un gage sur la victoire. En conseillant les nouveaux arrivés, les anciens parrainant les nouveaux venus au camp ou aux commandos de travail. Cette dernière action était très efficace, car un nouvel arrivé, s'il n'avait personne pour le guider, était presque toujours la proie des capos.

Toujours dans la plus grande clandestinité, et au fur et à mesure que l'Organisation grandissait et se renforçait avec des camarades de toutes nationalités, les ambitions croissaient et la Résistance s'attaqua aux structures mêmes du camp.

Nous vîmes que la gestion interne, qui avait été gérée pendant très longtemps par des détenus de droit commun (triangle vert), passait partiellement aux mains des déportés aux triangles rouges (politiques opposants à l'hitlérisme).

Ce n'est pas pour autant que le danger disparaissait. Mais grâce au sacrifice auquel s'exposaient les camarades de l'Organisation Internationale de Résistance, nous savions où en étaient les opérations militaires, nous connaissions les progrès des troupes alliées, nous savions où devaient aller les commandos qui seraient formés. Nous apprîmes même l'ordre d'extermination de tous les camps que les S.S. devaient exécuter avant l'arrivée des troupes libératrices.

Des camarades médecins purent exercer dans les infirmeries et sauver nombre de déportés destinés aux fours crématoires. D'autres eurent l'occasion de travailler dans les magasins, dans les cuisines des S.S., au nettoyage des chambres de S.S., de la « Kommandantur », dans les ateliers de menuiserie, d'électricité, de chaussures. Et partout, les camarades contribuaient à leur tour à sauver ceux qui restaient encore dans des commandos sans ressources.

Il y eut même des camarades qui rentrèrent à l'armurerie des S.S. et qui, au plus grand péril de leur vie, volèrent des armes qui purent rentrer au camp

avec l'aide d'autres camarades de la Résistance.

Ces armes purent être camouflées sous le plancher d'une baraque, grâce à la complicité des responsables, eux-mêmes membres de la Résistance.

Des camarades travaillèrent également au laboratoire photographique des S.S. C'est grâce à eux et à la Résistance que le monde entier connaît aujourd'hui les témoignages hallucinants des fusillades, des matraquages, des pendaisons, des visites de personnalités nazies, des électrocutés, de la barbarie enfin, que les S.S. et leurs valets firent peser sur le camp.

Des camarades travaillèrent au Politisch Abteilung et firent ainsi sauver une grande partie des archives du camp.

Et il exista le groupement militaire. Avec un commandement international unifié, au mépris total de leur existence, quelques centaines de combattants chevronnés s'étaient engagés à tout faire pour assurer la sauvegarde d'un maximum de déportés.

Les objectifs de chacun étaient prévus, calculés méticuleusement par des officiers hautement qualifiés. Chaque combattant connaissant à fond son parcours, les obstacles qu'il rencontrerait, les armes et matériels dont il disposerait. Il y eut même des « manœuvres » minutées par le commandement, pour vérification du bien-fondé des opérations.

Nous pouvons dire que heureusement, et très probablement parce que cet appareil militaire existait, qu'à la fin les S.S. en eurent la crainte, la libération du camp arriva sans action particulière de ceux-ci. Mais il n'empêche qu'immédiatement la Résistance du camp en prenait la défense et la gestion, et le rapatriement put se faire sans trop de dégâts.

La Résistance exista dans tous les camps. Mais il ne faut pas chercher des similitudes dans les détails, parce que chaque déporté a vécu « sa » déportation. Chaque commando était « un » commando. Chaque camp était « un » camp ; déportés, commandos, camps étant aussi dissemblables que les empreintes digitales humaines.

Dans de telles conditions, ce dont il faut tenir compte, c'est la véracité des récits qui peuvent être écrits, en sachant pertinemment qu'ils sont vrais, mais qu'étant le fruit d'expériences personnelles, ils ne peuvent en aucun cas prétendre être des réflexions de synthèse. Cette tâche est dévolue aux historiens.

# 30 ANS APRÈS

« Voici ouvertes les portes d'un des camps les plus durs et les plus sanglants, celui de Mauthausen. Dans toutes les directions de l'horizon, nous retournerons dans des pays libres et affranchis du fascisme... »

...proclamaient les survivants de Mauthausen et de ses kommandos, le 16 mai 1945 ; à peu près le même engagement était pris à la libération des autres camps. Le sacrifice de millions d'hommes et de femmes devait marquer un coup décisif aux conflits d'intérêts et d'idéologie.

Chacun a repris sa place dans la vie, depuis beaucoup ont disparu, le temps a travaillé pour l'oubli et, malgré l'espoir et la volonté des survivants des camps, la guerre a toujours fait rage sur la planète. Des régimes fascistes et fascisants se sont maintenus, l'intérêt de certains passant avant la vie de millions d'êtres humains, sacrifiés ou continuant à l'être.

Nos camarades espagnols n'ont toujours pas la possibilité de vivre dans leur pays.

Grâce à la mansuétude, nous voyons les tortionnaires et les trafiquants impunis, prendre confiance, le laisser-aller permet de voir fleurir toute une littérature mensongère. La sortie de films sado-pornos est une insulte aux victimes, ceux-ci répandent et faussent l'esprit de ceux qui n'ont pas connu la réalité.

Les S.S. et leurs combats sont glorifiés, comme de nouveau chevaliers, or combien d'Oradour ont-ils commis dans les pays de l'Est ? Leur courage, leur impassibilité devant la souffrance des autres est probablement leur particularité, mais dans les kommandos, lors des alertes, nous les voyions courir comme des lapins, bousculant tout sur leur chemin, alors que les déportés restaient résignés et contents, malgré les risques de voir ces tortionnaires et leurs complices récolter un peu ce qu'ils avaient semé.

D'autres veulent réhabiliter Pétain, pourvoyeur des chambres à gaz et des crématoires, ce vieillard qui n'hésita pas à faire guillotiner une femme pour une histoire d'avortement.

Cet individu qui voulait réhabiliter Bazaine, se sentant probablement des points communs avec lui.

A Sigmaringen, il n'eut même pas le courage de recevoir ses mercenaires qui n'étaient pas enthousiasmés de revêtir le costume S.S. et venaient lui demander son avis.

Il a fallu la persévérance de quelques Israéliens pour arriver à pouvoir juger Eichmann. Mais combien coulent des jours paisibles avec des fortunes érigées sur leurs victimes.

C'est le courage d'une Beatle Klarsfeld, allié aux protestations des organisations anti-nazies qui mit les dirigeants de l'Allemagne de l'Ouest devant le problème de l'impunité des criminels de guerre.

Mais qui les jugera, d'autres hommes qui ont participé au régime nazi, il existe une solidarité du silence et du pardon.

Tous les fonctionnaires ayant servi les nazis ont continué à remplir leurs fonctions dans la Bundesrepublik et beaucoup se sont plus ou moins compromis.

La puissance économique de l'Allemagne de l'Ouest et l'oubli du passé donnent bonne conscience à beaucoup. Certains touristes que nous reconstruisons lors des voyages, nous rappellent étrangement l'esprit de suffisance et de supériorité que nous avons déjà connu. Est-il possible d'oublier, nous avons déjà répondu non ! Même si cela l'était, nous ne le pourrions, la mémoire de tous ceux qui ont été sacrifiés reste présente à l'esprit de tous.

La commission du Bulletin.

20 JUIN 1947

## L'armée soviétique transfère le camp aux autorités autrichiennes

Parmi les officiers participant à cette cérémonie, se trouvait le lieutenant Ilya Kamenkovitch, écrivain, qui consacre son œuvre au thème « Ceci ne peut être oublié ». Il nous a transmis un récit de cette cérémonie.

... Sur la place, devant le mur sinistre, où des milliers et des milliers d'hommes de toute l'Europe furent emprisonnés, une foule émue attend dans un silence impressionnant.

On parle à mi-voix, dans le recueillement, en pensant à ceux qui, après avoir passé par le crématoire, sont restés à jamais dans cette terre de Mauthausen.

Sur les murs, les drapeaux des pays dont les fils ont tant souffert, claquent au vent et quelque chose de solennel émane de ces couleurs généreusement caressées par le soleil de cette belle journée.

Près d'une partie du mur recouverte par un voile blanc, le Général Soviétique Zheltov s'approche du micro, le silence est total, maîtrisant son émotion et scandant ses mots, il parle de la lutte de son pays pour la paix et la fraternité. Il rappelle les sacrifices du peuple soviétique pour sa libération et celle de tous les peuples réduits en esclavage par les nazis.

Ovationné par la foule, il lance un vibrant appel à la lutte contre la renaissance du fascisme et pour la paix.

Le Chancelier Autrichien, Leopold Figl, incarcéré à Mauthausen et d'autres orateurs lui succèdent, tous relatent les souffrances endurées dans le camp et jurent de ne pas permettre la renaissance du fascisme.

Le général Zheltov coupe le ruban fermant la porte du camp et enlève le voile qui recouvrait le mur, alors apparaît la plaque où est gravé le nombre des victimes de chaque nationalité.

Soviétiques	32 180	Allemands	1 500
Polonais	30 203	Belges	742
Hongrois	12 923	Autrichiens	235
Yougoslaves	12 890	Hollandais	77
Français	8 203	Américains	34
Espagnols	6 502	Luxembourgeois	19
Italiens	5 750	Britanniques	17
Tchécoslovaques	4 473	Divers	3 319
Grecs	3 700	TOTAL . . . . .	122 767

60 à 70 000 déportés échappent à ces chiffres officiels, ayant été exterminés à leur arrivée.

Le Gouvernement Autrichien assurera la garde et classera ce camp en Monument Historique.

Une visite du camp suit cette cérémonie où chacun retrouve les lieux où il a souffert.

L'auteur de cette relation rappelle qu'il a consacré vingt-trois années de sa vie à collectionner les documents, faire des conférences, des expositions, des articles et une vingtaine de ses œuvres à la recherche des crimes nazis et à la mémoire des héros de la Résistance.

A l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de la Libération, il adresse au nom de tous les Soviétiques ses plus chaleureuses salutations à l'Amicale Française des Anciens de Mauthausen.

Dans notre dernier numéro, nous avons annoncé le décès du major André PIGOROV qui fut responsable militaire du Comité International et qui prit une part importante à la libération du camp.

# Médecine concentrationnaire

Docteur DEBRISE (62238)  
(Professeur GILBERT-DREYFUS).

Dans le climat dantesque, ou plutôt shakespearien — car, en de courtes parenthèses, le burlesque s'y combinait au dramatique — où nous avons vécu une vie dont l'irréalité dépasse les bornes de l'intelligible, — une vie seconde en lisière de la mort, — nul n'était mieux placé que le médecin-déporté pour observer, analyser et s'efforcer de comprendre le comportement des hommes.

Aucun milieu historique ne fut aussi propice que le milieu concentrationnaire « à développer ces forces cachées que l'humanité tient comme en réserve et qu'elle ne laisse voir qu'à ses jours de fièvre et de péril » (Ernest Renan).

En temps normal, chacun de nous est un amalgame de petites qualités et de petits travers, de petites amabilités et de petites vilénies. L'atmosphère des camps amplifie de façon démesurée les vertus et les vices. Nos instincts s'hypertrophient, prennent des proportions gigantesques, comme une cellule sous le microscope ; mais il serait erroné de penser que les hommes y deviennent, tout d'une pièce, des monstres ou des saints : le plus lâche, le plus cynique peut témoigner à l'un de ses camarades l'amitié la plus pure et la plus désintéressée, qui le conduit jusqu'à se sacrifier pour lui.

Le médecin est un individu comme les autres, mais il jouit au camp d'une situation privilégiée, surtout dans les kommandos de moyenne importance où tous ses compatriotes et même la plupart des détenus le connaissent personnellement. Il est leur point de mire, le symbole de leur espérance ; le Revier est une oasis où ils aspirent à pouvoir goûter quelques jours de repos. Toutefois, du médecin, ils n'attendent pas seulement cette admission au Revier et l'administration de médicaments qui vont devenir de plus en plus rares ; ils attendent aussi des paroles d'encouragement et de consolation, un soutien moral. Nous faisons figure à leurs yeux de confident, de confesseur, de conseiller, de père spirituel. Ils nous prêtent des pouvoirs et des connaissances dont, hélas, nous sommes dépourvus : les projets stratégiques des Alliés, la durée de la guerre, la date de notre libération...

Rares sont les médecins qui n'ont pas saisis la grandeur et la complexité de leur mission ; exceptionnels ceux qui ont profité de leurs fonctions pour se concilier les bonnes grâces de nos bourreaux, pour se soucier égoïstement de leur sécurité et de leur bien-être.

J'ai parlé de notre situation privilégiée : elle l'était à plus d'un titre.

En dépit du surmenage, notre travail était infiniment moins dur que celui des perceurs de tunnel. Surtout, nous étions à peu près les seuls à exercer dans le camp notre propre métier, ce métier de médecin dont j'ai dit ailleurs que métier-protée, somme de toutes les activités et les aspirations humaines, il ne constituait pas une profession spécialisée (les progrès étourdissants de la science et l'avènement des ordinateurs n'y changeront rien), mais tout bonnement le métier d'homme.

Notre expérience des camps illustre l'intime cohésion de l'« âme » et du corps, et le caractère factice des dogmes en cours : un vulgaire coryza achève celui dont le moral a flanché, mais on peut guérir sans autre médication que sa propre énergie d'une broncho-pneumonie suffocante !

Nous jouissons d'un autre privilège, celui de poursuivre au camp notre carrière de Résistant. En dehors de l'entraide et des groupements de solidarité auxquels nous appartenions, en dehors des Comités clandestins de Résistance par le truchement desquels nous apprenions qu'il importait à tout prix d'hospitaliser d'urgence tel camarade particulièrement méritant ou mal en point, nous constituions par essence même un obstacle au système nazi et à son dessein de déshumanisation ; nous étions ceux qui arrachent de leurs griffes, au moins provisoirement, les plus menacés ; c'est grâce à nous que la Résistance pouvait les récupérer et obtenir un changement d'affectation souvent synonyme de survie ; ainsi freinons-nous l'effort de guerre de l'ennemi.

Je crois qu'au moins à Ebensee, — car je sais des kommandos où les médecins ont été, malgré leur bonne volonté, réduits à une totale impuissance, — notre influence s'est montrée bénéfique. Et mon ami François Wetterwald avait sans doute raison lorsque, au lendemain du débarquement, je me lamentais de ne pouvoir participer au combat sur le sol de France, de me rétor-

quer : « L'action que nous menons ici, derrière les barbelés électrifiés, est certes moins glorieuse que celle de nos compagnons F.F.I., mais je ne suis pas sûr qu'elle soit moins utile. »

Nous n'avions pas grand mérite à accomplir sans répit notre tâche ; car cette tâche nous semblait si exaltante qu'elle nous évitait le découragement, les moments de dépression et d'abandon auxquels bien peu de déportés ont échappé, et nous faisait accepter plus allégrement les affres de la lassitude et de la faim.

Ce n'était cependant pas une tâche aisée. Il nous fallait, en effet, concilier des éléments apparemment inconciliables : sauvegarder notre dignité, faire preuve d'efficacité et lutter en prenant un « risque mesuré ».

La dignité, c'est l'essentiel de ce qui reste à défendre chez un prisonnier qui chaque matin ignore s'il ne sera pas derechef pendu ou fusillé : elle nous était plus précieuse que notre existence même. La dignité s'avère payante : elle impose le respect tant aux S.S. qu'aux chefs de block et autres kapos. Ils nous haïssaient en raison justement de notre dignité et du dégoût que nous inspirait toute forme de compromission, mais ils ne nous méprisaient pas. Nous-mêmes, tout en gardant nos distances, étions tenus d'avoir avec eux des relations quotidiennes, de discuter, de nous livrer à des marchandages : ce n'était pas une collaboration, c'était une guérilla perpétuelle, au cours de laquelle nul échec, nulle punition ne nous faisait plier l'échine. Ainsi, nos avis finissaient parfois par être écoutés et suivis.

Comme « prominents » nous jouissions d'un certain prestige, — alors que les autres intellectuels étaient tournés en dérision, — et c'est de ce prestige que nous tirions une influence, mesurée mais indéniable, garante de notre efficacité.

Quant au risque encouru, c'était notre affaire... Grâce à une communion fraternelle de tous les instants, à une complicité (que les S.S., naïfs comme le sont souvent les despotes imbus de leur toute-puissance, étaient bien loin de soupçonner), nous avons pu, François et moi, lui avec son courage tranquille, moi avec mon don-quickottisme impulsif (qui m'a amené jusqu'à effacer sur des cartons de consultation la décision que venait d'y inscrire le Rotenführer), œuvrer en parfaite symbiose, et nous épaulant l'un l'autre, éviter — de justesse, il est vrai — le couperet des sanctions qui ne pardonnent pas.

Nous avons été largement récompensés de notre peine, lorsque nous apprîmes que le pourcentage des Français revenus d'Ebensee était supérieur à celui des kommandos voisins. Nous avons été largement récompensés de notre peine par les marques d'affetueuse gratitude qu'après trente années, nous témoignent encore en toute occasion nos camarades survivants, — qui m'ont d'ailleurs, pendant de longues années, fait l'honneur de me confier la présidence de l'Amicale de Mauthausen.

Je veux oublier tout ce qui a pu me séparer de certains d'entre eux et ne me souvenir, en pensant à de très chers amis récemment disparus, que de ce qui nous lie indéfectiblement...

Et, pour résumer ces propos, où, au fil de la plume, j'ai laissé parler mon cœur, je citerai ce paragraphe de l'admirable livre *Les morts inutiles* de F. Wetterwald : « Il y avait au Revier la conception française, telle que Quenouille la pratiquait, telle que Gilbert l'a comprise et que j'ai adoptée à la suite. Elle consistait, d'une part, à essayer de tirer d'affaire le plus grand nombre de vies humaines possible, et, d'autre part, d'envoyer au travail le plus petit nombre de travailleurs, afin de tenter, dans la faible mesure de nos moyens, de saboter la machine de guerre allemande. »

---

*Au moment de la sortie du film « LA SECTION SPECIALE », nous vous engageons à acheter le livre de Hervé VILLERE, « LA SECTION SPECIALE ».*  
En vente à l'Amicale 32 Frs + 5 Frs frais d'envoi

---

# Le martyr de 47 officiers alliés

DE DIEGO (3156).

Septembre en Autriche conserve de merveilleux secrets, la nature parée encore des atours de l'été, le ciel quasi méridional donne relief à toutes les couleurs et, comme par enchantement, les plus beaux paysages d'Europe se baignent dans les eaux limpides des lacs.

Le mois de septembre 1944, ignorant les luttes des hommes, s'accommodait des splendeurs léguées par les siècles.

Le son de la cloche parvenait agressif aux déportés. Son timbre leur révélait par avance si la journée apporterait des surprises. Elle ne possédait pas le son doux de celle du village, autoritaire plus ou moins on devinait à son intensité l'importance du crime.

L'appel terminé, chaque groupe gagnait son lieu de travail. Le claquement des centaines de pieds chaussés de galoches en bois s'estompait quand la porte principale du camp grinçait une espèce de hurlement de douleur. Pour les nouveaux arrivés, la vie et la mort deviendraient un jeu au camp de concentration de Mauthausen.

Face à l'escalier menant aux douches, derrière le mur et la tour dressée telle une pagode à la droite de l'entrée principale du camp, ce 6 septembre 1944 quarante-sept nouveaux venus étaient rassemblés : tous des jeunes à l'allure sportive. Aucun doute ne pouvait subsister quant à leur qualité militaire. C'était un groupe de parachutistes des armées alliées lâché en territoire ennemi.

Très vite nous comprimes quelle prise précise ces hommes représentait pour les S.S.

Avant d'atterrir au camp de Mauthausen, ils avaient pour des raisons ignorées, connu différentes prisons allemandes.

Le capitaine Bachmayer hurla. Un de ses assistants lâcha aussitôt le chien Lord... L'animal courut jusqu'aux bottes de son maître, puis, peu à peu, replia ses pattes jusqu'à ce que son ventre touchât le sol ; regardant Bachmayer il se mit à trembler, comme les prisonniers, devant cet énergumène.

Dressé à la chasse à l'homme, le chien connaissait les proies qui l'attendaient... Au comportement des S.S., l'animal comprenait, attendant, avec anxiété, pour se lancer sur ses victimes.

Les yeux du capitaine Bachmayer cherchaient dans le groupe de prisonniers l'homme contre lequel il exciterait Lord... Avant de lancer le chien, il croyait nécessaire, ce sauvage, de manifester sa bestialité, comme si elle pouvait servir de stimulant à l'animal... Un bégaiement nerveux s'emparait de lui, son langage incohérent s'achevait souvent dans l'extinction presque totale. Cette hystérie cachait une perte de forces suivie de spasmes comme si ces actes d'horreur provoquaient en lui un plaisir sexuel.

Trois personnages de triste renommée se répartissaient, deux heures durant, la tâche de la réception. Le commandant Zireis, le capitaine Bachmayer et le lieutenant Trum. Nerf de bœuf en main. Pris de panique, les nouveaux arrivés furent acheminés vers le bureau du camp. Alignés au garde-à-vous, ils durent attendre qu'on leur donne l'ordre de passer s'inscrire au secrétariat. Dès leur arrivée, les trois S.S. ne cessèrent de les maltraiter et de les insulter.

Bachmayer excitait le chien, l'animal se lançait avec fureur, mêlant ses hurlements aux cris de douleur des prisonniers.

Le commandant Zireis ordonna au barbier de raser la tête à l'un de ces malheureux avec un simple rasoir mécanique. Le barbier savait que la chose était impossible, il s'employa à humaniser cet acte barbare. Zireis lui arracha des mains le rasoir, lui assénant de nombreux coups, et, sauvagement se mit à faire courir l'appareil sur

la tête du nouvel arrivé sans aucune pitié, n'épargnant pas le cuir chevelu. Satisfait de voir le sang couler, Zireis et ses compères riaient et se moquaient.

La douleur provoquée par cette sauvagerie entraîna l'évanouissement du prisonnier.

Bachmayer excita de nouveau le chien. L'animal planta ses crocs dans l'avant-bras gauche du prisonnier, tirant furieusement. Se rendant compte du danger, les compagnons du malheureux profitant d'un instant de confusion, le levèrent, et, par des efforts surhumains, purent l'emporter jusqu'au centre de la formation pour le protéger tandis que les S.S. ne cessaient d'insulter, maltraiter et de frapper.

Fatigués, les S.S. abandonnèrent leurs victimes. Le barbier fut condamné, pour manque d'énergie, à la compagnie disciplinaire.

Les préliminaires terminés dans le bureau, les prisonniers furent admis dans le groupe spécial dont le kapo était un prisonnier de droit commun : Pelzer.

Des hottes en bois auxquelles on adaptait des courroies de havresac, furent ajustées sur les épaules de ces parachutistes. Elles étaient conçues de telle sorte que le chargement de pierres fut plus insupportable et le sacrifice plus intense.

La porte du camp grinça de façon tragique...

Pelzer donna l'ordre de marche. Au pas de gymnastique il mit en mouvement le groupe, qui, le portail franchi, alla se perdre dans la descente menant à la carrière.

La garnison S.S. s'était préparée à une grande réjouissance. Tous les officiers et la troupe couvraient le parcours menant de l'escalier à la carrière. Toutefois, ils prirent la précaution de se placer de l'autre côté du grillage qui ceinturait la petite route. Là ils attendaient le groupe des condamnés.

Lorsque les prisonniers furent sur la partie de route formant corniche avec au fond, à 40 mètres, la carrière, les S.S. commencèrent à tirer comme à la foire à un jeu de massacre. Mitraillettes, fusils mitrailleurs et pistolets semaient la panique. Les balles perdues sifflaient sur le camp ; une d'elles traversa la baraque des mécaniciens, blessant un prisonnier à son travail. Aucun mot ne peut qualifier la terreur parmi les déportés.

Les 186 marches de l'escalier de la mort furent escadées six ou sept fois cet après-midi-là. A chaque voyage quelques prisonniers tombèrent. Ce 6 septembre se solda par 22 morts, les autres allaient suivre.

Par groupe de trois et quatre, les cadavres étaient ramenés au camp.

L'établissement des actes de décès nécessita l'identification de chacun d'eux. La direction S.S. avait pris la précaution avant la sortie du groupe de faire marquer la poitrine et les épaules de chacun d'un numéro matricule. Cette précaution était courante surtout quand la loi de fuite était appliquée massivement. Le secrétariat du camp avait reçu ordre de préparer à l'avance les formulaires des actes de décès.

Rare était celui qui ne fut pas déchiqueté par les balles. Sur certains, il était impossible de trouver trace des numéros. La poitrine arrachée, les épaules déchirées, presque coupés en deux, ainsi arrivaient ces corps, la chair encore chaude et vivante. D'autres avaient la tête broyée et à moitié disparue. Les S.S. ivres de sang avaient donné libre cours à leurs instincts criminels.

Jamais je n'avais vu de mutilations d'une telle envergure, sauf sur les champs de bataille durant la guerre.

Les 25 survivants furent enfermés dans les cellules du célèbre édifice connu sous le nom de « Arrest » (prison).

Différents services spécialement conçus pour mener à

la mort existaient. Des cellules gardaient au secret des prisonniers considérés comme dangereux, la majorité était des personnalités du monde politique et intellectuel des pays occupés.

A des gibets, les S.S. pendaient et garrotaient avec mépris... Dans une chambre, la toise destinée à mesurer les détenus servait à les abattre comme à l'abattoir. Et combien d'autres procédés existaient que nous ignorions.

La chambre à gaz était une annexe de ce triste lieu sans oublier les fours crématoires approvisionnés régulièrement par cette fabrique du crime.

Devant l'impossibilité d'identifier les cadavres qui arrivaient, étant donné leur degré de mutilation, le capitaine autorisa le contrôle de l'identité des survivants de l'« Arrest ». Nous pûmes ainsi connaître exactement le nom des morts pour établir correctement les actes de décès.

Désigné pour le faire, je me présentai à Nidermayer, S.S. chargé de la garde de la prison, sa face patibulaire et sanguinaire, sa voix métallique et grossière inspiraient un dégoût tel que seule sa vue provoquait des nausées.

Il ouvrit les cellules. Conçues chacune pour une personne, on y avait entassé dans l'une 12 prisonniers, dans l'autre 13. L'atmosphère des deux cellules était irrespirable. Un relent d'odeur fétide, répugnante, ajoutée à la chaleur rendait l'ambiance insupportable. Perclus, courbaturés, amaigris, leurs regards exprimaient leur intense douleur, les malheureux des cellules restèrent groupés dans le couloir, attendant quel nouveau supplice on allait leur infliger.

Liste d'appels. A mesure qu'ils répondaient à leur nom, ils se séparaient de la file. Une fois l'appel terminé, leur présence fut notée une seconde fois sur le papier ; en blanc les 22 noms des assassinés du jour. Le hasard voulut que parmi les détenus, se trouvât un officier hollandais portant le même nom que celui de l'officier S.S. A l'audition de son homonyme, le S.S. sauta sur le prisonnier en proférant les insultes les plus grossières. Coups de pieds, coups de poings et de nerf de bœuf tombèrent sur le Hollandais jusqu'à ce que Nidermayer fût satisfait.

Les compagnons de l'infortuné le ramenèrent dans la

cellule pour éviter des représailles. Quelques secondes après les portes furent verrouillées.

D'épaisses mares de sang marquaient la mosaïque du couloir, témoignages des violences exercées.

Je sortis de la prison, ma tête n'arrivant plus à dominer les émotions de cette journée.

Ces êtres horriblement mutilés m'obsédaient. Les blessures, des épaules à l'abdomen, donnaient l'impression que les hommes étaient coupés de haut en bas. La chair saignait et remuait avec des tremblements nerveux, comme si les cellules cherchaient l'unité que le crime avait détruit.

La place était vide. L'extinction des feux avait sonné. La nuit étendait lentement son voile. Impressionné par ce que je laissais derrière moi, mes yeux cherchaient une lumière pour éclairer mon âme. Le ciel m'offrait tous les mondes perdus mais la cheminée des fours crématoires, avec ses flammes, affirmait la matérialité de cette vie injuste et ingrate.

Le 7 septembre se répéta la sinistre comédie de la veille, les forçats sortirent au travail. Une nouvelle fois la compagnie disciplinaire facilita aux S.S. le plaisir de tuer et d'assassiner. Une nouvelle fois arrivèrent par petits groupes le reste des 47 parachutistes détruits et mutilés.

A l'heure du retour, le travail fini, les milliers de pieds toujours chaussés avec des sabots de bois, entrèrent au camp. Un claquement rude et sec résonna comme une protestation. Un effort suprême, prenant une dimension géante, se dressa face à la canaille hitlérienne, face aux S.S.

Avant de donner leur vie les officiers des armées alliées, déchirant leurs chemises, présentèrent leurs poitrines aux S.S. Certains lancèrent des cris hostiles contre leurs bourreaux, d'autres pour terminer plus vite se jetèrent sur la ligne défendue en se suicidant.

Pendant deux jours le camp de Mauthausen avait vécu une de ses tragédies les plus terribles. Les S.S. donnèrent la mesure de leur cruauté, les jeunes officiers celle de leur valeur et montrèrent comment on peut mourir pour la liberté.

## *Mon ami, mon frère de Mauthausen*

*Nous fûmes les spectateurs du massacre méthodiquement organisé par la loi puissante du nazisme, dont le but était la domination du monde, par l'extermination de toute idéologie opposée, sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de race.*

*Les nazis ont assassiné en employant les méthodes les plus barbares puis brûlé les cadavres pour effacer les traces de leurs crimes.*

*Nos valeurs morales, la culture des savants de toutes les sciences, des poètes, des écrivains étaient considérées inférieures à l'instinct animal.*

*Le savoir, sa sagesse, le travail au service de l'humanité, la dignité, le comportement des croyants comme des incroyants, la famille, base de la cellule humaine, tout cela était incompris ou ignoré par les nazis.*

*Que nous soyons homme ou femme, époux, épouse, père ou mère de famille, enfant, garçon ou fille, à leurs yeux nous n'étions que du bétail, bons à disparaître.*

*Parmi les exécuteurs, peu nombreux*

*étaient ceux qui manifestaient quelques remords à l'issue de leur forfait. Au contraire, plus leur fureur était vive à la vue du sang, plus ces fauves à face humaine se montraient violents envers leurs victimes, plus ils avançaient dans la hiérarchie nazie, plus ils méritaient éloges et récompenses de la part de leurs chefs.*

*Rappeler les faits, ce n'est pas engendrer la haine. La haine persiste chez les criminels de guerre impunis.*

*C'est pourquoi, au nom de la plus élémentaire justice, pour l'honneur du peuple allemand et de tous les peuples, les criminels de guerre doivent être châtiés.*

*Toi, mon camarade, mon ami, mon frère de Mauthausen, tu n'as pas oublié cette brute qui avait grade de commandant du camp « ZIEREIS », combien a-t-il tué de nos compagnons d'infortune ? Tu n'as pas oublié non plus « BACHMAYER », son adjoint, qui se voulait (en apparence) plus humain, mais qui commettait les mêmes crimes.*

*Trente ans nous séparent de cette terrible épopée. Par une chance inouïe, nous avons survécu à l'enfer ; hélas depuis, chaque jour, les uns après les autres disparaissent.*

*Nous restons de moins en moins nombreux, c'est pourquoi nous devons multiplier nos efforts pour faire honneur à la mission que nos morts nous ont imposée.*

*Il faut que le monde actuel et les générations qui nous succéderont, apprennent, comprennent et soient à même de juger, pour décider à leur tour que le nazisme et toutes les formes d'oppression doivent être extirpés jusqu'à la dernière racine ; tout doit être mis en œuvre pour atteindre ce but.*

*En tous lieux où résonne la voix de nos morts, les rescapés de Mauthausen sont présents pour commémorer le 30<sup>e</sup> anniversaire de notre libération, avec le seul souci d'amitié, de fraternité et d'unité comme dans les camps.*

*Sébastien MENA  
(4317).*

# La foi dans l'homme

José PERLADO,  
Mauthausen (5135).

Un jour de l'hiver 1941, par un froid glacial qui gelait nos corps frêles et décharnés, nous montions et descendions la place d'appel du camp de Mauthausen. Les quelques minutes d'attente, avant la formation des commandos, 5 heures du matin peut-être, nous les vivions à parler de l'homme et de sa destinée. Ce jour-là, mes compagnons Capdevilla, Santos et moi-même, nous savions déjà que le jour de la victoire, certaine pour nous, il resterait parmi nous des hommes, blessés mais intègres, pour écrire et décrire ce que fut notre vie de lutte pour un monde où la fraternité entre les hommes rendrait impossibles de tels crimes.

Le mot « Liberté » prenait alors une plus grande dimension et devenait sublime, car tous le criaient dans leur langue et avec leur sang. « Liberté » prenait tout son sens et devenait le complément d'« Amour ». Amour de l'homme, de ses valeurs morales, dans la tolérance et la compréhension. Amour de la patrie de chacun de nous, et par-là même de la Patrie de tous, la Terre des hommes que nous voulions heureuse, fertile, sans haine, en Paix. C'était le matin.

Le soir venu, après une journée de travail dans la souffrance, l'appel pour le compte du nombre quotidien des massacres me fournit un fait de plus qui pouvait me faire douter de nos réflexions du matin. Nous étions au garde-à-vous dans un silence de peur, j'étais dans le dernier rang, le pas sonore du S.S. martelait le trottoir, il descendait du bloc 16 ; à ma droite, un jeune Polonais se mourait debout, malade, épuisé ; son frère et moi le soutenions pour l'empêcher de tomber, malgré son faible poids, il tomba, nous étions incapables de le maintenir. Arrivé près de nous, le S.S. s'arrêta et cria : « Debout, chien. » Notre ami ne pouvait plus bouger, alors le S.S. mit sa grosse botte sur la gorge de l'homme à terre et vaincu ; il appuya, appuya jusqu'au dernier sursaut de vie. Le sentiment d'horreur que j'éprouvai alors m'est resté cloué dans le cœur à tout jamais. Un système politique pouvait-il créer de tels hommes ? les transformer en monstres capables de jouissance dans l'élimination physique de leurs semblables ? Cela ne pouvait pas être, cela ne pouvait pas être. Cette idée martelait ma tête comme une obsession, obsession qui devait trouver une application pratique dans notre organisation de solidarité et de résistance ; celle-ci essayait par tous les moyens propres à la situation du camp de maintenir le plus grand nombre dans le combat pour la survie de tout ce que l'homme a de meilleur face au sadisme destructeur du nazisme.

Au fil des jours, pendant de longues années, nous avons maintenu le principe de la solidarité comme moteur essentiel de notre action. Malgré les énormes difficultés, chaque jour représentait

alors une victoire de la fraternité humaine, qui grandissait les détenus et les transportait hors de l'enceinte de la terrible forteresse de la mort. Notre combat constituait une forme de combat général pour la liberté de l'homme. Ce combat que nous, déportés espagnols, menions depuis 1936 et qui devait se continuer pour nous à Mauthausen, pour beaucoup d'autres Espagnols antifascistes sur les champs de bataille, cette bataille qui de 1940 à 1945 devait être la forme suprême, quoique sanglante, de la lutte pour la sauvegarde de la valeur de l'homme et de sa liberté face à la terreur folle du nazisme.

Mai 1945 : la fin du cauchemar fut accueillie par la clameur immense de la victoire, victoire très chèrement payée. Cependant, il reste suffisamment d'hommes malades, physiquement meurtris certes mais tellement fraternels que plus rien désormais ne pourra rompre les liens qui les unissent. Nous étions frères de souffrances.

Un quart de siècle après, en ce vingt-cinquième anniversaire de ce jour de gloire, l'amour de l'homme et la foi en sa destinée est toujours notre soutien moral ; la joie que nous éprouvons à chaque rencontre à l'Amicale ou ailleurs est notre plus grand réconfort. Les témoins vivants encore que nous sommes de l'épouvantable tragédie ne peuvent être tout à fait heureux. Beaucoup de faits nous font sentir la nécessité du combat pour les principes qui furent les nôtres il y a trente ans. Notre amertume est profonde quand nous évoquons le Chili, le Moyen-Orient, l'Indonésie, l'Espagne et d'autres lieux où la liberté de l'homme est bafouée, où les droits des hommes ne sont pas respectés.

Un nombre important de criminels de guerre n'ont pas payé leur dette, beaucoup de crimes restent impunis, le nazisme relève la tête dangereusement. Voilà pourquoi nous devons être l'accusation permanente de tous ces maux devant la conscience humaine et éviter leur extension dans la mesure du respect que nous, les rescapés, pouvons maintenir dans l'esprit de notre génération.

Notre Amicale de Mauthausen est toujours un grand exemple. La solidarité fraternelle reste vivace ; c'est un devoir pour nous. Chacun de nous a suivi son chemin dans la vie, chacun occupe la place qui devait être la sienne dans la société, par sa capacité, sa formation, que sais-je ?... Cependant, la route, nous la faisons ensemble. L'universitaire, l'ouvrier, le militaire, le prêtre, le laïc, le savant constituent la préfiguration d'un monde plus juste où le sentiment d'humanité devrait prévaloir. C'est notre plus cher espoir car, malheureusement, trop de faits aujourd'hui donnent la mesure de la corruption qui nous entoure. Naïf ? peut-être, mais nous vivons pour cela.

Nous ne pouvons oublier. Jusqu'au dernier survivant, le serment « Plus jamais ça » restera valable.



Sur ce monument, édifié par la R.D.A., en haut de la falaise dominant la carrière, est inscrite la mise en garde de Berthold Brecht :

*Le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde.*

## Le camp de Gusen

(Suite de la page 1)

Paradoxe, contradictions, au service du même système.

Quand on entrant au camp de Gusen, aux mois d'été — dans ce camp où 20.000 hommes vivaient sur un espace de 300 mètres de long sur 700 mètres de large — on voyait autour des baraques, bien ratissées, des plates-bandes fleuries de vraies plantes ornementales, de dahlias, de pétunias, de violettes ; au long des fenêtres couraient les hampes de haricots d'Espagne. Un jardin coloré encadrait les portes des blocks. Parfois des pierres plates, soigneusement serrées, tressaient autour des baraques un cordon de jardin à l'antique. C'était frais d'une vie végétale épanouie librement. Mais derrière ce cordon de fleurs, qu'y avait-il ? Des grabats superposés, à trois étages — 60 centimètres de large pour deux, trois ou même quatre hommes —, couverts d'une mince paille lavée d'urine et de fiente, des couvertures lacérées sur lesquelles courait

la vermine et qu'imprégnait le liquide purulent qui s'échappait des plaies que presque tous nous portions : clous, furoncles, abcès, anthrax. Et les hommes ? Vestes en lambeaux, trouées sur le dos d'un carré d'étoffe à carreaux, pantalons sans fond et fendus comme avec un couteau, laissant les genoux à l'air, semelles trouées, brisées, attachées au pied par une corde, rarement une chaussette, caleçons maculés, chemises sanglantes que les hommes gardaient telles, non lavées, deux mois, trois, quatre mois, marquées elles aussi, de pus et de sang, et des étoiles rouges que laissaient les morsures des poux et les boutons de gale.

Paradoxe, mais bouffonnerie.

Quand les Kommandoführer, dans leurs costumes et leurs bottes impeccables, passaient en revue cette masse de figurants de cours des miracles, cette armée de squelettes habillés de loques et chaussés de semelles, nous saisissions le côté véritablement grotesque, ridicule, de telles cérémonies, non

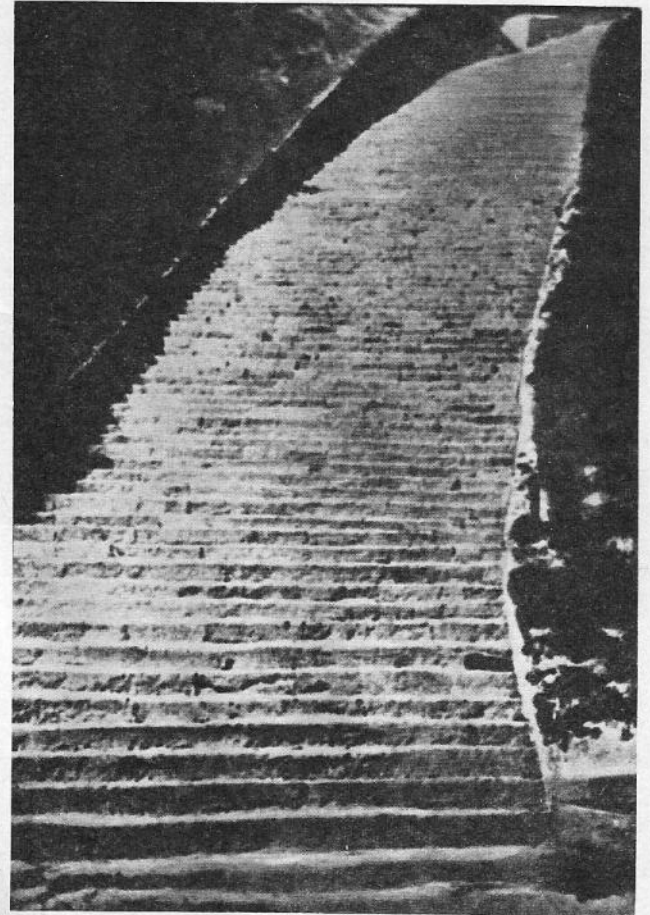
pas pour nous, mais pour eux. Bien entendu, ils ne s'en rendaient pas compte.

Les directives pratiques concernant le régime du camp s'inspiraient de quelques principes toujours appliqués ; ne pas laisser les hommes une minute tranquilles, les harceler sans cesse de travail et de coups, les laisser par des mesures qui les usent. Quand nous rentrions du travail, où nous avions passé douze heures, de nuit ou de jour, généralement debout, souvent dehors, exposés à toutes les intempéries du dur climat d'Autriche, les pieds presque nus pataugeant dans une boue épaisse, à porter des rails, pousser des machines, forer des tunnels, coltiner des pierres sur le dos, enlever à la pelle — et quelles pelles — des tas de ferrailles, ou de terre, remplir des wagons ou les vider, tout cela sous la schlague qui zébrait nos visages, nos cous, nos dos de traînées sanglantes, quand nous rentrions le soir, exténués, dans nos blocks, une autre vie, peut-être plus odieuse encore commençait.

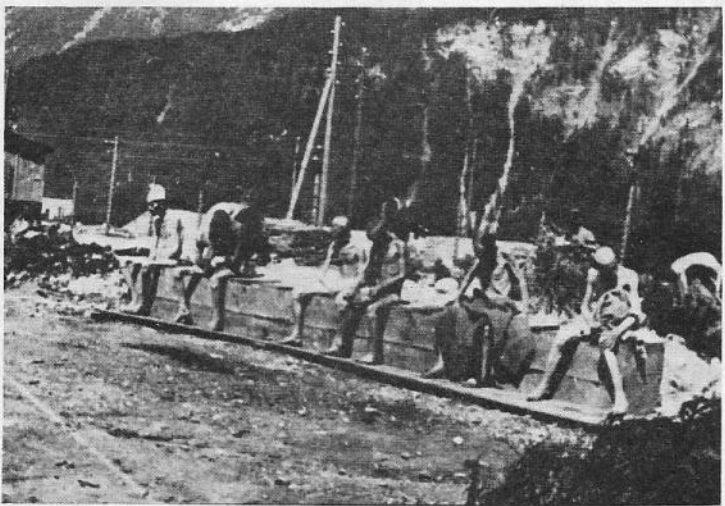


Cette photo, déjà reproduite, est le symbole du premier contact entre les déportés et l'espoir de la liberté que représentait pour eux cette voiture blindée. Quatre des soldats américains qui pénétrèrent les premiers dans le camp assistaient à Mauthausen aux cérémonies du 30<sup>e</sup> Anniversaire de la Libération.

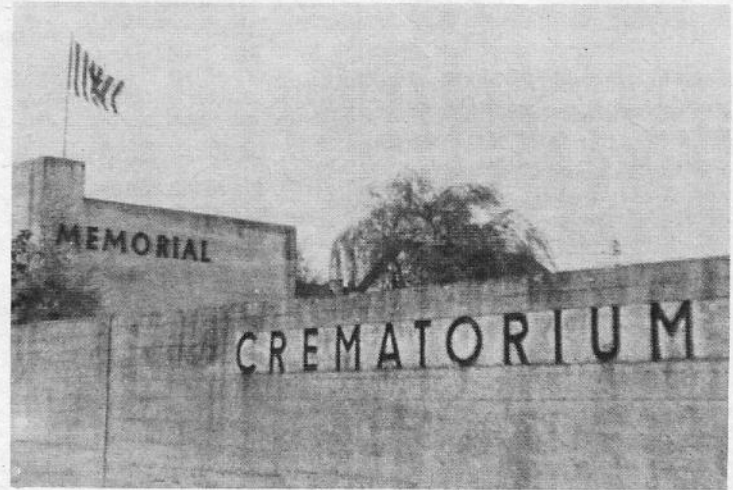
L'émotion était aussi grande chez eux que chez nos camarades qui retrouvaient avec une sincère amitié ceux qui contribuèrent à leur libération.



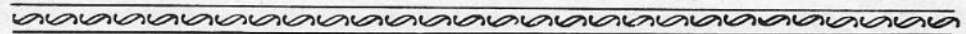
12.000 personnes sont venues à la manifestation du souvenir à Mauthausen : parmi les visiteurs se trouvaient ces soldats américains qui, le 5 mai 1945, sont arrivés les premiers aux camps de concentration de Mauthausen et Gusen ; ils ont déposé une couronne. Avec leurs calots colorés, les quatre ne passaient pas inaperçus. De gauche à droite : John F. Slatton, Albert J. Kosiek, Merle Carpenter et Ray S. Buch (à moitié caché). Sur la gauche, en uniforme, l'attaché militaire colonel K. Troy. (Photo extraite du journal « Oberösterreichische Nachrichten » du lundi 5 mai 1945.)



Ebensee à la Libération.



Le mémorial de Gusen.



## Ballade de Mauthausen

Poème de Jakavos Kampnellis  
et musique de Mikis Theodorakis

### Cantique des Cantiques

Quelle est belle, mon amour  
Avec sa robe de tous les jours  
Avec un petit peigne dans ses cheveux  
Personne ne le savait, qu'elle était aussi  
Jeunes filles d'Auschwitz, [belle].  
Jeunes filles de Dachau,  
N'avez-vous pas vu mon amour ?  
Nous l'avons vue, dans un lointain  
Elle ne portait plus sa robe [voyage]  
Ni de peigne dans ses cheveux.  
Quelle est belle, mon amour  
Choyée par sa mère  
et les baisers de son frère.  
Personne ne le savait, qu'elle était aussi  
Jeunes filles de Mauthausen, [belle].  
Jeunes filles de Belsen,  
N'avez-vous pas vu mon amour ?  
Nous l'avons vue sur la place gelée,  
Un numéro dans sa main blanche  
Et une étoile jaune sur le cœur.

### Adonis

Là, dans le grand escalier  
Dans l'escalier des larmes  
Dans le profond sentier de la mort  
Dans la carrière des lamentations,  
Juifs et partisans marchent,  
Juifs et partisans tombent,  
Ils portent un rocher sur leur dos  
Un rocher, croix de mort.  
C'est alors qu'Adonis entend la voix.

La voix :  
« Oh ! camarade, oh ! camarade,  
Aide-moi à monter l'escalier ».  
Mais là dans le grand escalier,  
L'escalier des larmes,  
Toute aide est une insulte,  
Toute compassion, une malédiction.  
Le Juif tombe sur la marche  
Et l'escalier devient rouge  
« et toi mon gars, viens par ici

prend un deuxième rocher ».  
J'en prends un, j'en prends deux  
Moi je m'appelle Adonis  
Et si tu es un homme, viens donc ici  
Sur l'aire de marbre.

### Le Déserteur

Yannos Ber lui qui vient du Nord  
Ne supporte pas les barbelés  
Il prend courage, il prend des ailes,  
Il court dans les sillages de la plaine.  
Donne, donne, donne un peu de pain  
Et des vêtements pour me changer,  
J'ai un long chemin à faire  
Et des lacs à survoler.

Où qu'il passe et où qu'il s'arrête  
S'abattent la peur, la terreur  
Et une voix, une voix terrible :  
« Cachez-vous du fuyard ».

Chrétiens, je ne suis pas assassin  
Ni fauve pour vous manger.  
Je me suis enfui de prison  
Pour rentrer chez moi.

Ah ! quelle solitude de mort  
Dans ce pays de Bertold Brecht !  
Yannos est livré aux SS  
Maintenant c'est pour le tuer qu'ils  
L'emmènent...

### Le jour ou la guerre finira

Fillette aux yeux effarouchés  
Fillette aux mains glacées [pas].  
Lorsque la guerre sera finie ne l'oublie

Joie du monde, viens à la porte [route  
Pour que nous nous embrassions sur la  
Que nous nous enlacions sur la place.



La délégation française à Ebensee pour les cérémonies du 30<sup>e</sup> Anniversaire de la Libération.



La majorité des déportés était employée aux travaux de construction, carrière, terrassement.

.....

# ELLE

Les années passent, mais les souvenirs demeurent, semblables à ces blessures, montrant d'éternelles cicatrices.

Rappeler ce que fut l'enfer de Mauthausen, en ce 25<sup>e</sup> anniversaire de sa libération, malgré les nombreux récits atroces, hallucinants, qui ne laissèrent rien dans l'ombre, est une nécessité en même temps qu'un devoir. Certains n'affichent-ils pas toujours un scepticisme voulu, se demandant comment, dans cette atmosphère ainsi décrite, des êtres aient pu continuer à penser, à espérer, à survivre, faisant odieusement planer un doute, volontairement créé.

Mais oui, malgré l'horrible promiscuité, dans l'anonymat des numéros, obligeant l'individu à se défendre seul contre l'oppression de l'esprit, contre le vol de son maigre bien, malgré l'incertitude du lendemain, de l'heure présente, malgré la catastrophe attachée à chacun de ses pas, la brutalité sauvage du chef de bloc, assurant sa sécurité par le sacrifice de ses compagnons, malgré la faim constante, tenaillant les estomacs dilatés par l'absorption d'énormes quantités de liquides, malgré le froid qui mordait dangereusement au travers des haillons, oui, malgré tout cela et bien d'autres choses encore, quelques-uns sont revenus ! Car au cours de cette tragique existence de forçat, l'allant des uns, le cran des autres, donnaient à beaucoup le courage de lutter et de durer, entreteints par le fol espoir, que faisaient naître les nouvelles, plus ou moins exagérément déformées, de la radio de Londres, captées à l'extérieur.

Ainsi, les jours passaient, douloureux, interminables. Quand brusquement, le 1<sup>er</sup> avril 1945, dimanche de Pâques, ordre nous fut donné d'évacuer Wiener-Neudorf, notre kommando, devant l'avance rapide des Russes, on entendait le canon. Le lendemain, solidement encadrés par des S.S. et leurs chiens, nous partîmes à l'aventure sur les routes encombrées de soldats en déroute et de réfugiés. Pendant onze jours, sans nourriture, la colonne se traîna lamentablement sur les routes, qu'elle endeuilla de ses morts. Les S.S. achevant d'une balle dans la nuque, ceux qui s'arrêtaient, épuisés. A chaque pause, on s'effondrait. Le soir, on ramassait pissenlits, plantains, escargots, qu'on ne pouvait qu'avaler crus. Et on allait, on allait toujours, les dents serrées, les yeux en feu, courbés comme des vieillards, la marche scandée par les coups de feu des S.S. n'osant plus regarder le bas-côté de la route, pour ne plus voir nos camarades assassinés. Nous sommes de plus en plus tenaillés par la faim, je ne reconnais plus certains de mes camarades. Leurs visages au teint terreux, aux barbes sales et hirsutes, ont pris la couleur vieil ivoire des agonisants et chez certains, on dirait que la mort a, pour se promener, revêtu leurs dépouilles vivantes.

Le vendredi 13 avril, nous atteignîmes enfin Mauthausen. Arrivés aux enfers de la misère humaine. La mort nous en ouvrit les portes. Entassés à près de cinq cents dans chaque bloc, sans nourriture, sans soins, malades, nous agonisons lentement et le four crématoire nous attendait, crachant le feu nuit et jour par sa macabre cheminée, répandant sur le camp son insupportable odeur de chair brûlée.

Mais le miracle se produisit : le 28 avril, nous étions libérés et revêtus d'habits civils, conduits vers des camions de la Croix-Rouge. Alors, devant nos gardiens médusés, face au commandant du camp livide, nous trouvâmes assez de force pour chanter la Marseillaise.

Le camp de Mauthausen était, par sa nature, un camp d'extermination savamment organisé ! Même lorsque n'intervenaient pas les assassinats journaliers des kapos

en furie, l'aménagement déficitaire du régime alimentaire au regard du travail exigé, devait en huit mois, supprimer le déporté ! Malgré tout, des êtres ont survécu. Ils le doivent à la solidarité, à l'ingéniosité, au caractère de ceux qui ont tenu et toujours résisté ! Dépouillés de tout, ployés sous la schlague, ils ont réussi à sauvegarder leurs personnalités. Ils ont faim, ils ont froid, qu'importe, ils résistent. Ils sont roués de coups, ils redressent l'échine et ces épouvantables squelettes semblaient parfois faire peur à la mort. Que, dans ce baigne où tout était combiné pour avilir et tuer, des êtres aient pu conserver ce qui fait la noblesse de la vie, qu'ils aient gardé le sens du beau, du généreux, qu'ils soient restés capables de dévouement héroïques, voilà ce qui fut le miracle de la foi, de l'espérance et de l'amour.

Qui ne se souvient de ces Russes, qu'on voyait parfois le soir, groupés, avides et recueillis, autour d'un camarade, chantant les complaintes traditionnelles, les épopées séculaires, en des chœurs puissants et bouleversants ?

Et ces Serbes, enchaînant tous les chants de leur folklore, les yeux perdus dans la vision lointaine de leur terre natale.

Et ces Français, entonnant la Marseillaise, en plein travail, bravant le pire, à l'annonce de la délivrance de Paris. Comme le Danube était loin et la Seine bien proche.

Et ce camarade, possédant une âme ardente, un cœur généreux, au moral indestructible, au sourire bienfaisant, qui un jour, en veine de confidences, me confia le secret de son indéfectible bonheur :

« Je porte en moi la personne que je chéris le plus au monde. Elle ne me quitte pas, j'ai construit pour elle un autel où je l'ai placée, comme une Madone. Je m'agenouille et je prie. Lorsque je m'étends sur ma misérable paille, dans le silence noir de mes nuits de bagnard, elle vient près de moi, me serre dans ses bras et me console. Je m'endors en murmurant son nom. Ainsi par elle et en elle, je puise tous les jours ma provision de courage. Mon corps est à eux, mais mon âme est à elle. »

Magnifiques paroles qui concrétisent en un saisissant raccourci le drame de la captivité.

Par-delà les barbelés, par-delà les monts et les plaines, ces déportés allaient rejoindre la Patrie perdue, les êtres chers qu'ils y avaient laissés. Pour eux, loin d'eux, ils luttèrent pour vivre et dans l'espoir de les retrouver, puisaient la miraculeuse force qui les sauva.

## ELLE

Lorsque nous évoquons, pensifs, nos souvenirs  
Soit dans l'usine sombre ou dans notre baraque  
Près du kapo, hurlant, brandissant sa matraque  
Dans le silence noir, de nos nuits de martyrs  
Face à la Mort, qui ne voulait jamais partir  
Renouvelant sans cesse et toujours son attaque  
Dans nos cerveaux usés, que le malheur détraque  
C'est Elle qui vient rire et nous vient secourir  
Elle, la femme aimée ! épouse, amante, mère  
Nous la portons en nous, rien ne peut faire taire  
Son nom, qu'en s'endormant on murmure en priant  
Et quand Il reviendra. Elle qui sut attendre  
Pressera sur son sein, celui qu'a su lui rendre  
Son merveilleux amour, brisé, mais souriant.

† P. PICOT (60434)  
Mauthausen, janvier 1945.

*Nous possédons ce texte de notre regretté camarade Picot, décédé en 1971, écrit il y a cinq ans, message valable au-delà des années.*

# Valeur humaine de notre implantation dans l'administration des blocks

M. CONSTANCE (4584).

Un des aspects qui revêtit une importance capitale dans notre lutte contre les nazis à Mauthausen fut, sans aucun doute, notre tentative positive d'« humanisation » de la vie dans les blocks et au camp en général.

Bien entendu, je voudrais qu'on me comprenne bien : d'humain il n'y avait rien dans le camp sinistre. Quand je dis « humanisation », cela veut dire un peu moins de terreur, de punitions, moins de tracasseries, d'humiliations, savoir qu'après quatorze ou seize heures de travail et de tortures dans les kommandos, nous pourrions trouver dans le block un sourire, un regard, un mot d'encouragement, quelques instants de tranquillité...

Arrivés à Mauthausen en 1940-1941, les Républicains espagnols avaient trouvé, en plus de l'organisation S.S., une véritable organisation administrative intérieure entre les mains des assassins et bandits allemands. Une véritable « mafia ». Chefs de block, chefs de stube, coiffeurs, secrétaires, capos, etc., composaient cette organisation intérieure, créée, tolérée, encouragée par les S.S. Tout était entre leurs mains, sous leur contrôle : affectation dans les baraques et aux groupes de travail, droit de se déplacer d'une baraque à une autre, droit d'aller au « Revier », distribution de la nourriture... Même le droit d'aller aux toilettes devait être donné par les bandits !

Pour avoir une idée, je dirai qu'à cette époque nous n'avions le droit de rentrer dans les blocks que pour y dormir. Une fois levés et la toilette faite, nous n'avions plus le droit de revenir dans le dortoir. C'était à l'extérieur, devant les blocks, que nous recevions notre maigre ration de soupe en attendant le rassemblement pour aller au travail. Tout devait être propre à l'intérieur : le réfectoire et le dortoir. Le réfectoire nettoyé et son parquet astiqué avec de l'huile, le dortoir balayé et ses lits bien carrés, impeccablement alignés. Il nous était interdit d'approcher des placards qu'on nous avait destinés. Le seul droit que nous avions était de les nettoyer le dimanche, bien qu'ils ne soient pas sales puisque nous n'avions pas le droit de nous en servir !

Nos malades devaient rester toute la journée à l'extérieur ou sur le ciment mouillé des lavabos.

Ni le froid, ni la pluie, aucune intempérie ne modifiait cette situation. Le plus qu'on nous permettait, c'était de nous entasser comme du bétail dans les water-closets.

C'était l'avitissement total pour nous faire perdre toute notion humaine.

Certains de nos amis, par leur initiative propre, d'autres conseillés par notre organisation clandestine, se donnèrent comme tâche urgente et impérative la conquête de certaines places dans l'administration des blocks ; la place de « Stubediens » principalement, la seule d'ailleurs qui nous était accessible mais qui devait permettre plus tard de remonter dans la « hiérarchie concentrationnaire », ceci afin d'empêcher les bandits de droit commun de poursuivre leur activité criminelle et permettre, malgré l'épouvantable vie concentrationnaire, de bénéficier plus humainement des moments de repos dans les blocks.

Patiemment, avec ruse, car il n'était pas question pour nous d'un affrontement physique avec les bandits à cette époque, nous sommes parvenus à occuper certains postes de « Stubediens », coiffeurs, etc. Naturellement, pour occuper de tels postes il fallait une volonté et une fermeté tenaces, car elles étaient mises à l'épreuve au contact de ces bandits. Malgré la dureté de l'épreuve, la majorité de nos compatriotes montra sa volonté et sa loyauté à nos idéaux de respect des droits de l'homme, conscients de leur devoir.

Il fallait l'abnégation et le silence pour éviter les corrections personnelles, préférant les souffrir collectivement, évitant ainsi l'acharnement sur un seul prisonnier. Il fallait surveiller à tout moment le partage du pain, de la soupe. Faire le nécessaire pour que ceux des nôtres, malades, puissent rester au block. Permettre les rencontres entre amis habitant des blocks différents. Permettre de s'approcher du poêle en hiver à nos camarades, ne serait-ce que quelques secondes, permettre aux croyants de trouver un coin du dortoir pour faire leurs prières, et tant d'autres petits détails qui faisaient notre vie au block.

La réception des nouveaux arrivés pouvait avoir une importance capitale. Déjà aux douches, où nos coiffeurs évitaient la torture de la « tonte » avec des outils en bon état de marche. Dans les blocks de quarantaine la réception était chose primor-

diale, elle donnait espoir et courage à ceux qui avaient déjà tant souffert entre les mains de la Gestapo.

Si en 1944 les Polonais au block 15 ont pu dire la messe, les Soviétiques du block 13 chanter en chœur leurs chansons nostalgiques qui leur donnaient du courage et la force de lutter, les Français tenir leurs réunions et discuter de l'après-guerre, tout cela était le résultat de notre persévérance, de notre foi en nous-mêmes ; faire comprendre aux bandits qu'à notre libération, des comptes leur seraient demandés ainsi qu'à tous ceux qui avaient commis des actes inhumains : cela aussi était le résultat de notre action.

D'abord dans les blocks, plus tard dans les groupes de travail, nous sommes arrivés à faire sentir aux nouveaux venus la solidarité, l'amitié, la chaleur humaine.

Arriver à cette situation ne fut pas chose facile. La patience et la réflexion furent mises à rude épreuve. Contre la puissance des bandits, la seule arme était l'opiniâtreté. S'introduire dans leur organisation de « Prominentes », sans qu'ils se rendent compte de nos buts et de notre organisation était, pour nous, livrer et gagner une bataille très importante. Cela semble peu de chose, et pourtant combien primordiale fut notre tâche !

Si à la libération nous avions l'administration de nombreux blocks entre nos mains, particulièrement les blocks de quarantaine et le « Revier », sans oublier le fameux block 13 où se réunissait le Comité International du camp, ce fut grâce à la volonté et au courage de ceux qui ne perdirent jamais espoir et, conscients de leur devoir envers les hommes, surent tout affronter et tout mettre en œuvre pour réussir cette entreprise.

Nous avons réussi à accomplir et mener à bien cette entreprise humaine en restant des hommes.



Le 16 mai 1945,  
Emile VALLEY lit l'appel du Comité de Libération  
du Camp au nom des Français.

# SOUVENIRS

Pierre THOZET

Un matin d'avril 1944 nous débarquons entièrement nus sur le quai de la gare de Mauthausen. Nous nous efforçons de retrouver nos vêtements, jetés en vrac sur le ballast. Les S.S. peu patients « aboient », le tri n'est pas possible. Pour ma part, j'« hérite » d'une magnifique canadienne, ce qui me paraît très agréable, et de deux chaussures dépareillées, ce qui l'est moins.

Nous commençons la montée vers le camp, à nos pieds apparaîtrait un grand fleuve, — au cours du voyage, par une fente du wagon, je me suis efforcé de deviner notre itinéraire, — j'ai l'impression qu'il s'agit du Danube.

Cherchant une confirmation, avec candeur je m'adresse dans mon mauvais allemand au S.S. qui marche à nos côtés : « Bitte schön, mein Herr, ist der Donau nicht wahr ? » Pour toute réponse, je reçois un violent coup de crosse en pleine figure.

A l'arrivée, deuxième choc, différent mais non moins violent : les détenus sont vêtus de la tenue rayée du bagnard traditionnel. Je m'attendais à beaucoup de choses mais pas à cela.

Mon désarroi est accentué lorsque après plusieurs heures d'attente sous la neige nous passons à la désinfection avec son complément : le rasage « intégral ».

Cocasserie du sort : officier et bon chrétien, je suis dans cette opération précédé par un général et suivi d'un archiprêtre !

Toutes les valeurs de mon univers basculent. Je suis au royaume du « père Ubu », plus rien ne m'étonnera au cours de quatorze mois.

\*

\*\*

D'un côté le mépris total de l'homme, de l'autre, du côté des prisonniers, des hommes qui luttent pour maintenir leur dignité et qui s'efforcent de s'aider.

Dans un bloc, c'est la décision d'imposer chaque Français, chaque jour, d'une cuillerée de soupe ; impôt combien dérisoire, mais combien lourd à l'époque pour des estomacs affamés.

Il s'agit de récupérer une ou deux gamelles supplémentaires, au profit des camarades marqués par les signes bien connus annonciateurs de la fin.

Ces rations supplémentaires n'ont jamais sauvé personne, elles ne le pouvaient pas, mais c'était la seule chose que nous puissions faire.

Ceux qui savaient pourquoi ils s'étaient engagés dans le combat ont toujours donné leur part.

Les défaillances ont été le fait de camarades, moins préparés, moins encadrés, moins engagés. Au moment de la collecte, c'est avec un éclair de honte dans les yeux qu'ils avouaient « avoir oublié ».

\*

\*\*

Maintenant, un exemple de désintéressement, le plus beau que j'ai rencontré. J'avais particulièrement sympathisé avec un de mes voisins de travées, autant que je me souviens cheminot à Lunéville. Nous avions parfois de longues discussions politiques.

Un jour, méchamment, injustement, je lui dis : « Toi, petit militant, tu te trouves dans un commando où tu as peu de chance de t'en sortir, alors que l'organisation clandestine vient de réussir à placer X... dans un commando où il a davantage de chance de survivre. »

Avec un immense étonnement dans les yeux et dans la voix, sans la moindre amertume, il me fit cette réponse de saint : « Mais tu sais bien que X... est beaucoup plus intelligent que moi, qu'il a des qualités que je suis loin de posséder. Pour la France et pour le Parti, si un seul des deux doit vivre, il vaut mieux que ce soit lui. »

De ma vie, je n'ai reçu une telle leçon.

Il s'appelait Gilly, il était simple cheminot et petit militant syndicaliste.

\*

\*\*

Notre seul espoir, notre libération, dépendait de la défaite militaire de l'Allemagne. Nous étions assoiffés de nouvelles sur les opérations militaires.

L'organisation clandestine réussissait à en collecter un certain nombre, mais leur transmission se faisait très mal jusqu'à la base où elles arrivaient incomplètes, déformées, mêlées à d'invasions

blables bobards toujours d'un optimisme délirant. Optimisme générateur de découragement et même de désespoir lorsqu'il apparaissait que le front se trouvait en-deçà de 200 ou 300 km de telle ville annoncée comme reconquise plusieurs semaines auparavant.

Avec quelques camarades, nous avons décidé de ne reconnaître pour vrai que ce que nous aurions lu nous-même. Pour cela, nous collections tous les débris de journaux possibles. Ils avaient, en général, été utilisés pour envelopper le casse-croûte des S.S. et des contremaîtres et ingénieurs. Ces débris étaient le plus souvent recueillis dans les « Abort » qui représentaient de loin notre meilleur fournisseur.

Ces feuilles, déchirées et maculées, nous ont permis cependant de reconstituer un communiqué de la Wehrmacht sur quatre ou cinq, donc de suivre à peu près la situation.

Jamais, je ne me suis autant félicité d'avoir un certain goût pour la géographie, grâce auquel de mémoire, tant bien que mal, j'arrivais à faire le point.

Une anecdote amusante montre ce besoin de savoir :

C'était le 8 ou le 9 juin 1944, des rumeurs d'un débarquement circulaient — imprécises comme toujours — et c'était bien la vingtième fois...

Nous revenions du travail en colonne, près de moi un gardien S.S. portant un paquet lié dans le « Volkhirsher Beobachter ». J'apercevais en grosses lettres rouges : « Landung in... » et c'est tout.

M'approchant du S.S., levant poliment ma « mutze », je lui demandais de porter son paquet. Il me le tendit. J'entendais derrière moi mes camarades ricaner. Polonais et Russes crachaient de dégoût devant une telle bassesse.

Cela m'était égal, car par petits coups d'œil, progressivement et prudemment en retournant le paquet, je pus lire le communiqué de la Wehrmacht, dans le journal officiel du parti nazi, l'annonce du débarquement en Normandie !

A l'arrivée j'annonçais la nouvelle, ce fut une de nos plus grandes joies. Les camarades me donnaient de grandes tapes dans le dos en s'excusant de leur jugement prématuré et de leurs crachats.

\*

\*\*

Au début de l'automne arrivèrent à Gusen II un groupe de résistants belges que la Gestapo avait évacués quelques heures avant l'arrivée des Alliés à Bruxelles.

A les entendre, la guerre serait finie au plus tard dans quelques semaines. Leur optimisme se propageait chez tous les prisonniers.

Mon groupe s'efforçait de calmer cet enthousiasme dangereux en faisant remarquer qu'il restait la ligne Siegfried et le Rhin, deux obstacles difficiles à franchir dans la foulée en bout de course d'une ligne de communication allongée sans répit depuis la fin de la bataille de Normandie.

A vrai dire, nos raisonnements prudents n'étaient guère appréciés de la majorité de nos camarades.

Malheureusement, nous avions raison. Cet excès de confiance devait se payer fin décembre au moment de l'offensive allemande des Ardennes. Les bruits les plus faux se propageaient, certains prétendirent même que Paris avait été repris. L'abattement était total.

La mortalité atteint un niveau effrayant. Des camarades épuisés ne luttèrent plus. Certes, leur état physique ne leur aurait vraisemblablement pas permis d'attendre le mois de mai, mais ils sont morts découragés plus tôt.

\*

\*\*

Il fut bien long cet hiver 1944-4945 comme il était prévisible, les opérations sur le front ouest traînaient en longueur. L'offensive d'hiver qui allait conduire les Russes de Varsovie à l'Oder redonna l'espoir.

Un soir, je pus en donner la certitude à mon camarade Gilly. Il mourait d'épuisement. Il eut un grand soupir en murmurant : « Ah ! l'Armée Rouge ! »

J'admirais la constance et la fidélité de sa foi.

Le lendemain, il n'était plus.

# L'homme né en déportation

Manuel RAZOLA, Mauthausen (3793).

Lorsque nous sommes arrivés aux camps d'extermination de l'Allemagne hitlérienne et à partir de l'entrée aux douches, nous sommes devenus tout à fait égaux ; aucune différence n'existait, aucune perspective plus ou moins favorable ne se présentait devant nous. Tout nous était indifférent dans ce monde de fous et de criminels.

Dans ces lieux d'épouvante, propres à toute corruption, à toute dégénérescence, ceux qui y entraient, trouvaient les mêmes possibilités de vivre ou de mourir, de se corrompre ou de continuer à être utiles envers ceux qui allaient partager ensemble une vie commune. Nous nous trouvions tous dans la même situation et dans ces conditions un homme nouveau, l'homme de la déportation, allait naître.

Il faut remarquer, et il faut le dire et le répéter, qu'en dehors des détenus de droit commun, la plupart des détenus politiques, les déportés savaient le pourquoi de leur internement. Cette prise de conscience avait aidé à tenir tête à la Gestapo pendant les interrogatoires ; ces camarades se sont comportés, en général, avec une grande dignité. Un idéal nouveau de solidarité morale, un besoin d'exercer une aide matérielle et morale aux plus nécessiteux, un remarquable esprit d'union, sans différences religieuses, philosophiques ou politiques étaient nés au moment même où on pénétrait au camp.

Dans de telles conditions, la possibilité de choisir n'existait pas ; il fallait ou tenir ou périr, comme à notre arrivée cela nous avait été annoncé par les S.S. Ceux qui, comme moi-même, ont eu la chance d'arriver à la Libération, le doivent soit à un geste de solidarité, soit à une aide morale ou matérielle d'autres camarades, y compris de nos camarades disparus qui après nous avoir aidé à organiser la solidarité n'ont pas eu la chance que nous avons aujourd'hui de pouvoir témoigner.

\*\*

## SOUVENIRS

(Suite de la page 12)

*A vrai dire, pour une fois, j'avais moi aussi un peu exagéré, car l'imprécision de nos renseignements et des communiqués allemands ne me permettait pas une affirmation si précise.*

*En tout cas j'avais fait une bonne action, Gilly était mort content, et finalement je n'avais devancé la vérité que de quelques jours.*

\*\*

*Trente ans après notre libération, il n'était peut-être pas inutile de rassembler quelques souvenirs.*

*Maintenant les années vont aller très vite, les rangs des survivants déjà clairsemés vont l'être encore davantage et dans quelques années avec le dernier d'entre nous disparaîtra le dernier témoin de nos peines.*

*Longtemps nous avons cru que notre action et nos souffrances seraient un exemple pour les générations futures.*

*Aujourd'hui, j'en suis moins sûr...*

*La jeunesse ne veut pas connaître ce que fut notre combat, il ne l'intéresse pas.*

*Pour nous consoler, cette incompréhension a été le lot de tous les Anciens Combattants de toutes les armées du monde de tous les temps.*

*Et puis, si aujourd'hui elle peut contester, c'est grâce à nos sacrifices. Sans nous, elle aurait aujourd'hui des professeurs nazis et elle défilerait tête nue, les cheveux courts, le bras levé.*

*Elle ne sait pas que c'est à nous et à tous nos alliés qu'elle le doit.*

*Qu'importe, nous avons témoigné pour la grandeur de l'homme, ce n'était pas facile.*

*Et il nous reste l'immense et indestructible amitié qui nous unit.*

Pierre THOZET  
Mle 60.636

La « quarantaine passée », les possibilités de survivre n'étaient pas les mêmes pour tous. Vivre ou mourir dépendait de multiples circonstances, de différentes conditions. Tout dépendait du commando de travail où on était versé et de la baraque qu'on nous avait désignée pour dormir. Il y avait de bons et de mauvais commandos et il y avait des baraques où le personnel était compréhensif, d'autres qui étaient de véritables enfers. La santé et la résistance physique, le moral et la foi dans la victoire n'étaient pas les mêmes pour les uns et pour les autres. Ces différences contribuaient à rendre possible la vie ou la mort.

Lorsque les plus chanceux avaient réussi à se procurer un supplément de nourriture, de vêtements ou d'autres moyens, ils aidaient ceux qui travaillaient dans de mauvaises conditions ou qui étaient tombés malades. Malheureusement, cette aide ne réussit pas toujours à sauver de la mort un camarade. Etre malade signifiait à priori mourir : par une piqûre, par la chambre à gaz ou par d'autres méthodes plus criminelles les unes que les autres, méthodes que les S.S., inlassablement, appliquaient. Combien de nos camarades qui avaient été aidés furent quand même éliminés !

Nous pouvons affirmer, au risque qu'on nous taxe de manque de modestie, que l'homme surgit de la déportation a prouvé qu'il était supérieur à l'homme qui a vécu dans une situation normale.

Ceux qui travaillaient dans de meilleures conditions à la cuisine des S.S., aux magasins de vivres ou d'habillement, à la désinfection ou dans d'autres bons commandos, exposaient leur vie tous les jours en dérobant tout ce qui pouvait servir à aider les plus malheureux. Risquer sa vie afin de contribuer à la solidarité était la tâche journalière d'un grand nombre de déportés qui, avec leur courage, contribuaient à rendre plus supportable la vie du camp à d'autres plus malheureux qu'eux.

Dans cet esprit de solidarité, les médecins et les infirmiers changeaient le numéro matricule d'un décédé par celui d'un camarade qui figurait dans les listes de condamnés à mort, désignés pour passer à la chambre à gaz, d'autres soutiraient des médicaments de la pharmacie S.S. pour les malades. Combien de déportés pourront dire aujourd'hui : « Si je suis en vie, je le dois à tel ou tel geste d'un ami ou même d'un inconnu » !

Dans les camps, il y a eu la fraternité humaine, la véritable solidarité désintéressée. Ceux qui l'ont pratiquée n'en tirent jamais profit. Ils le faisaient parce que la vie était commune, sans aucune idée de profit personnel ni de bénéfice particulier, sauf pour une petite parcelle d'égoïstes, de scélérats corrompus qui croyaient que pour s'en sortir, le meilleur moyen était d'imiter les S.S. et de les servir dans leur sale besogne.

Si, au moment de la libération, l'homme né en déportation avait eu la possibilité de créer une nouvelle société, nous pouvons assurer que le monde d'aujourd'hui serait différent, beaucoup plus humain. Malheureusement, quand ces hommes nouveaux sont retournés dans leur pays, ils n'ont pas été compris et certains ont été accueillis avec méfiance. Leurs amis, leurs camarades ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre que ces hommes avaient survécu grâce à la solidarité de leurs compatriotes et à la fraternité internationale créée dans les camps.

De cette appréciation, il est possible que beaucoup d'entre nous soyons un peu responsables, car à l'incorporation à la vie normale nous n'avions pas maintenu l'esprit de fraternité et de solidarité qu'il y avait dans les camps. Au camp, tout nous unissait. Dans la vie civile, au contraire, les différentes conceptions politiques et économiques allaient nous séparer. Il restait, seulement, comme trait d'union, le souvenir de notre vie commune au long de ces abominables années.

Dans les camps, la vie était atroce. Nous ne voyions pas à l'horizon une autre perspective que la mort. Malgré cela, nous avons survécu en surmontant des grandes difficultés. Au contraire, en retournant à la vie normale et facile, nous avons commencé à oublier cette réalité inhumaine autant qu'humaine. Inhumaine, par la criminalité de nos ennemis ; humaine, parce que l'homme né en déportation avait créé quelque chose de nouveau, inconnu jusqu'alors et exaltant : l'aide du plus fort au plus faible, la vraie fraternité.

# C'était ainsi...

Raymond HALLERY, Mauthausen - Melk - Ebensee (62521).

Dans leur immense majorité, les déportés avaient été arrachés à la France qui se battait pour la liberté. Le camp de Melk comme tous les autres était un « échantillonnage type » de la résistance. Des mineurs du Pas-de-Calais, des métallos de chez Renault, des gars du bâtiment, des étudiants, des intellectuels, des paysans, des employés — des officiers et des anti-militaristes, des catholiques, des protestants, des juifs et des athées — des communistes, des sans-partis, des grands bourgeois et des prolétaires. Chacun enlevé à sa famille, à son pays, arrêté dans sa lutte, parce que patriote lucide. Mais aussi, chacun avec ses qualités et ses défauts, sa façon d'être et de vivre. Et tous brusquement plongés dans l'univers concentrationnaire. Il n'est pas douteux que l'ennemi comptait bien sur ces disparités pour parvenir à nous faire perdre notre dignité d'homme. Il n'en a rien été. Au contraire, il s'est forgé une communauté qui vingt-cinq ans après reste sur l'essentiel unie comme au camp.

Pourquoi ? La question vaut la peine que j'essaie d'y apporter ma réponse, mais avant, une parenthèse pour citer un fait entre mille qui peut aider à cerner le problème.

A Melk, chaque dimanche matin, l'abbé Varnoux disait la messe devant quelques fidèles pendant qu'à la porte du baraquement des militants communistes faisaient le guet. La messe terminée, au même endroit, se tenait la réunion des responsables du parti communiste clandestin du camp, sous la garde des catholiques qui venaient de prier.

Ce fait, peu connu sans doute à l'époque, car la sécurité l'exigeait, montre que des hommes appartenant à des milieux si divers, aux opinions et confessions si divergentes, ont pu faire naître une collectivité donnant la priorité aux vraies valeurs humaines, permettant que survive une fraternité rarement égalée.

Certes, nous avons tous des points communs : notre amour de la patrie, le prix que nous attachions à notre liberté, mais il fallait plus pour franchir le degré auquel nous devons atteindre pour sauvegarder notre dignité d'homme.

Les moyens, les seuls à notre disposition pour mener à bien le combat qui se poursuivait au camp sous d'autres formes, résidaient essentiellement dans la solidarité et l'union.

Certes, il me semble clair que ces moyens apparaissent plus naturels aux mineurs du Nord qui, de père en fils, pratiquent la solidarité sous toutes ses formes, qu'à d'autres qui n'avaient jamais eu à se poser ce genre de problème. C'était ainsi, il faut le dire, sous peine de laisser croire que nous étions des êtres à part. Ni là,

ni ailleurs, il n'y eut de spontanéité et pourtant des hommes nouveaux sont nés.

Cela tenait, d'une part, à la nécessité, mais aussi et surtout à l'exemple. Nous étions là des centaines d'êtres nus (au propre comme au figuré), nous étions constamment ensemble, à discuter, à échanger nos opinions, à exprimer les mêmes espoirs. Impossible de se dérober, chacun, qu'il le voulût ou non, devait se livrer et réfléchir à son comportement par rapport à celui des autres, personne ne pouvait se séparer de la communauté pour lui-même comme pour la communauté et rares sont les cas à Melk de ceux qui se tinrent à l'écart de cette collectivité.

Un livre entier ne suffirait pas à citer les exemples des métamorphoses qui se sont produites en chacun de nous. Cela ne s'est pas fait tout seul, pas de baguette magique. C'est sur nous-même, à la faveur des enseignements tirés de l'attitude des autres, que nous devons prendre pour vaincre nos idées toutes faites.

Ce contact humain entre des hommes qui sans ces circonstances ne se seraient jamais connus a fait faire à tant d'entre nous des découvertes simples certes, mais tellement opposées à ce que l'on acceptait pour vrai. La vie au camp était favorable à la découverte de l'homme, tel qu'il est, avec tout son cœur quand il prend conscience des réalités. Quelques-uns ont pu tricher, c'est probable, mais ils n'en restent pas moins des exceptions. Dans leur masse, les déportés de Melk ont donné tout ce qu'ils ont pu donner à la collectivité. Aucun de nous ne peut dire qu'il n'a rien reçu des autres même si souvent l'aspect moral l'emportait sur l'aspect matériel. C'est si vrai qu'un quart de siècle après l'essentiel demeure, le respect mutuel, la solidarité, la fraternité témoignent que nous n'avons pas oublié les leçons tirées de notre expérience. L'attachement que nous portons à la mémoire de nos camarades tombés là-bas témoigne que nous n'oublions pas les leçons apprises en commun.

Des contestataires (pourquoi n'y en aurait-il pas ?) me diront de ne pas généraliser, que certains de retour chez eux, en enfilant le costume « civil », ont plus tard tout oublié et repris leur vie comme si rien ne s'était passé. C'est sans doute vrai, mais cela ne saurait empêcher que dans leur grande majorité les rescapés ont conscience d'avoir vécu une expérience à part qu'ils oublient d'autant moins qu'elle a coûté la vie à tant de leurs frères. Notre comportement s'en est trouvé modifié d'une façon irréversible. Notre espérance en l'avènement d'une société plus juste, faite comme là-bas, de solidarité et de fraternité, demeure intacte.

(Extraits de notes pour le commentaire d'un film en 1969.)

Offrez donc

**UN CHAMPAGNE BRUT**  
en le commandant directement à la propriété  
**CHAMPAGNE Gaston CHIQUET**

Récoltant - Premiers crus

Famille de Mauthausen

890-912, avenue du Général-Leclerc

51318 DIZY près EPERNAY (Marne)

Expédition à partir de 6 bouteilles (se référer de l'Amicale)

PELERINAGE DU XXX<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE :

Les camarades qui auraient pris des photos des cérémonies à Mauthausen et dans les commandos sont priés de nous en faire parvenir.

MERCI.

# Premier pèlerinage à Melk après 30 ans

L. GERIN,  
Neue Brem, MAUTHAUSEN, Melk. (63604)

Quelle intense émotion que de se retrouver entouré de ses seuls enfants et épouse, durant un après-midi d'août 1974, au FOUR CREMATOIRE de MELK. Dernier vestige, dernier témoignage de la barbarie nazie en ces lieux à jamais marqués par le sang de nos Camarades martyrs.

Que tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, ont contribué à la sauvegarde et à l'aménagement de ces souvenirs et de ce Mémorial soient profondément remerciés.

Lieu sacré pour tous les Anciens survivants qui peuvent venir s'y recueillir et honorer le souvenir de leurs Frères qui y furent assassinés, mais aussi pour rappeler aux jeunes générations les atroces souffrances endurées par leurs pères pour qu'ils puissent vivre libres aujourd'hui.

Je suis là, debout, sans voix, face à cette gueule béante où tant des nôtres ont terminé le terrible et long cheminement de leur calvaire.

Un immense et douloureux désarroi s'empare tout à coup de moi :

« Ce n'est pas vrai !... Je ne suis pas à Melk !... C'est un cauchemar qui va passer !... »

Tous ces souvenirs chargés d'horreurs qui s'étaient estompés au fil des ans surgissent à nouveau et envahissent brusquement toutes mes pensées...

Un moment, la tête me tourne... mes jambes se dérobent... de la main, je cherche un appui... les yeux embués de larmes se ferment...

Les images les plus cruelles se bousculent en mon esprit :

« Le Camarade qui agonise, à qui l'on prend la main... »

« Celui exécuté en place d'appel... »

« Les yeux, les centaines d'yeux qui vous regardent, des cadavres entassés... »

« Les cris de ceux que l'on supplicie... »

« Les hurlements hystériques des S.S. qui frappent, qui frappent et qui tuent... »

« Les terribles et angoissants jours passés au Camp 3, MAUTHAUSEN, avril 1945... »

« Le frère que l'on perd quelques jours avant la Libération et qu'on ne reverra plus... »

## Au cinéma

Nous vous conseillons d'aller voir un film projeté actuellement dans certaines salles parisiennes. Il s'agit d'un documentaire intitulé « Au Nom de la Race ». Les auteurs nous livrent les résultats d'une enquête qu'ils ont menée pendant trois ans et qui concerne le « Lebensborn » (fontaine de vie), les « haras humains » (sujet effleuré) et surtout les raptés d'enfants exécutés dans les pays occupés (Pologne et Tchécoslovaquie). Ces enfants, destinés à combler les vides causés par la guerre dans la population germanique, étaient sauvés ou condamnés selon qu'ils répondaient ou ne répondaient pas aux critères de la race pure et supérieure.

Un des aspects monstrueux, entre tant d'autres, du nazisme.

Tout cela je le revois, je le revis en cet instant. Souvenirs insoutenables dont je craignais le nouvel affrontement.

Mais il y a aussi :

« Les retrouvailles avec un Camarade que l'on a quitté à Compiègne ou à Neue Brem... »

« Le réconfort des prières collectives organisées clandestinement... »

« Le soutien de la bonne parole des Camarades dans un moment d'extrême dépression... »

« Le Russe qui vous tend sa soupe... »

« Le Kapo Autrichien qui vous épargne les travaux épuisants d'un Kommando particulièrement éprouvant... »

« Mes enfants, agenouillons-nous et recueillons-nous en ce petit coin de terre lointaine où tant de martyrs ont tout donné, tout sacrifié, pour que vive libre la France et le Monde. »

« Oh papa, que de souffrances, que de cruautés dans ce pays pourtant si enchanteur ; comment se peut-il ?... »

La doctrine démentielle, la bêtise et l'orgueil démesuré d'un homme se croyant de race supérieure, attisé par de sinistres acolytes séduits par les perspectives de puissance et de richesse acquise dans le pillage des pays envahis.

Tout un peuple fanatisé à l'extrême par une propagande au service d'une idéologie démoniaque.

Toute une jeunesse à qui on inculque l'orgueil de sa race et la haine des autres considérés comme inférieurs.

Voilà comment en rien de temps on peut transformer un paradis en enfer. Voilà pourquoi furent construits ces camps de concentration et d'extermination où des millions d'hommes voulant vivre libres, souffrir et périr.

Vous les jeunes... France, Europe et Monde d'aujourd'hui et de demain, les rangs de ceux qui vous ont donné la liberté s'amenuisent. Écoutez le message de vos pères, de vos anciens.

C'est dans le grand malheur de notre déportation que nous avons appris et compris ce qu'était réellement la solidarité, l'entraide et la fraternité de tous les peuples et à quel prix il fallait lutter pour les défendre.

Nous savons trop bien ce qui serait advenu de notre pauvre monde transformé en un immense camp de concentration et d'extermination, si par malheur le nazisme avait définitivement triomphé.

Prenant la relève du Serment que nous avons fait à Mauthausen le 16 mai 1945 :

« PLUS JAMAIS ÇA »

c'est de vous maintenant que dépendra que les erreurs et les horreurs d'un passé qui n'est pas si lointain ne se renouvellent jamais.

La tolérance, la solidarité, le respect de l'homme dans sa race, sa couleur et sa religion préserveront l'humanité de ces fléaux.

« CELUI QUI CROYAIT AU CIEL ET CELUI QUI N'Y CROYAIT PAS. »

## Les 186 marches

### Un livre qui remue...

Dans une série d'ouvrages sur le régime concentrationnaire, sur ceux qui, par leur courage, leur générosité, leur dévouement, leur hauteur d'âme, sont sortis grandis de cette terrible épreuve, comme sur ceux qui, par leur cruauté, leur sadisme, leur lâcheté, leur veulerie, en ont fait l'expérience la plus inhumaine de tous les temps, Christian Bernadac s'est attaché à porter à la connaissance du public l'histoire des camps de la mort.

A travers les témoignages qu'il a recueillis auprès des survivants et par une étude approfondie de tous les documents qu'il a pu rassembler, il a acquis en ce domaine une autorité incontestée et tous ceux qui ont souffert dans leur chair et dans leur cœur lui doivent une grande reconnaissance : son œuvre a fixé dans le temps l'horreur et le sublime. Elle contribuera dans une large mesure à perpétuer dans les générations futures la marque ineffaçable de cette page tragique de l'histoire du monde.

Infatigable dans ses recherches et fidèle à la mission qu'il s'est assignée, ayant été lui-même durement éprouvé dans ses affectations les plus chères par le fait concentrationnaire, Christian Bernadac vient de publier un nouveau témoignage consacré au camp de Mauthausen et qu'il a intitulé « Les 186 Marches », ces marches que nous avons bien connues, nous les rescapés de Mauthausen, puisqu'elles conduisaient à la trop sinistre carrière où tant des nôtres ont laissé leur vie après d'atroces souffrances.

Ce livre, qui est paru aux Editions France Empire, relate avec une fidélité remarquable et dans tout leur raffinement, ce que furent les épreuves des hommes et des femmes de toutes nationalités déportés à Mauthausen. Reprenant le travail de grande qualité que nous devons à Serge Choumoff, il confirme la réalité des chambres à gaz de Mauthausen, Gusen, Hartheim et juge sévèrement ceux qui osent nier cette réalité et minimiser par-là les crimes qui y furent commis.

Trente années après la libération des camps de la mort, alors qu'un voile commence à s'étendre sur cette phase sinistre de l'histoire du monde moderne, il est réconfortant que des auteurs courageux et persévérants rappellent ce que fut l'enfer concentrationnaire. Nouveau témoignage destiné à une postérité qui n'a pas le droit d'oublier, cet ouvrage suscite un nouvel hommage de notre gratitude à son auteur.

Et chacun d'entre nous doit lire et faire lire « Les 186 Marches ».

Michel HACQ,  
Melk-Ebensee (62519).

Ce numéro commémoratif ne contient pas « La Vie de l'Amicale » qui passera dans le prochain, consacré au Congrès et au Pèlerinage du 30<sup>e</sup> Anniversaire.

# Le commencement de la fin...

BERNARD (130337 - LUNGITZ).

Nos forces commençaient à nous lâcher, et au fil des mois et des années, notre énergie diminuait. L'hiver avait été rude et le travail épuisant. Nous sentions la fin de la guerre assez proche. La ligne de chemin de fer de Linz à Freistadt nous laissait entrevoir un début de débâcle, des trains d'évacués dans les deux sens, puis quelques informations auprès des soldats lorsque les trains s'arrêtaient dans la gare, la voie était unique et il y avait pas mal d'Ukrainiens dans les soldats allemands qui donnaient des nouvelles à ceux de notre commando, c'est ainsi que nous avons appris la mort de Roosevelt.

La ration alimentaire s'amenuisait, aussi c'est avec surprise, espoir et crainte qu'un jour, vers la fin d'avril, on nous dit que les Français, les Belges et les Hollandais allaient être libérés et pour cela devaient partir dès le lendemain pour Gusen.

En effet, le lendemain, on nous emmena dans une charrette à cheval, alors qu'habituellement les voyages se faisaient à pied et, en fin de matinée, nous entrâmes à Gusen où nous reçûmes un colis de la Croix-Rouge.

Je retrouvais plusieurs camarades qui étaient à Fontevault avec moi et j'essayai d'avoir des nouvelles de Roger, d'Ivry, qui crachant le sang le 1<sup>er</sup> avril, avait dû retourner à l'infirmerie de Gusen.

J'appris avec peine qu'il avait été gazé avec tous les malades tuberculeux. Au moment d'être libéré, les S.S. ne voulant pas de témoins de leurs sévices, avaient liquidé les malades de l'infirmerie.

Après quelques heures, avec ceux de Gusen, nous retournâmes à Mauthausen, où effectivement des camions blancs de la Croix-Rouge portaient chargés de détenus.

C'est avec espoir que nous rentrâmes au camp où de nouvelles épreuves nous attendaient.

\*\*

Nous voici regroupés dans les blocs de quarantaine; je suis revenu au bloc 16.

L'attente des derniers jours est longue et pénible, la nourriture rare, les coups nombreux.

Une équipe de schlaguers trouve toujours un motif pour frapper.

Quand nous ne sommes pas à l'extérieur, les places dans le fond du bloc, loin de l'entrée, sont recherchées; ce sont toujours les premiers qui trinquent.

Dès que la vague de matraqueurs pénètre, il y a un recul général; sous une poussée violente, un jour, trois panneaux de la baraque furent arrachés sous la pression du reflux.

A la suite de cet incident, il y eu un peu de modération.

Les nuits étaient pénibles, il n'y avait ni lits, ni paillasse; alignés par rangées, au signal, nous devions nous asseoir en écartant les jambes, celui qui nous précédait étant assis entre nos jambes et ainsi de suite. Impossible de dormir, nous ne pouvions ni nous appuyer devant ni derrière, il nous fallait changer de position, nous pouvions soit nous accrocher à un de nos genoux, soit poser une main tantôt en avant, tantôt en arrière (le changement de position

amenait une détente de quelques instants).

C'est avec soulagement que nous voyons le jour se lever et l'heure du réveil arriver.

Une nuit, on me vola mes lunettes que j'avais gardées sur le visage espérant ainsi être alerté. Un moment où la fatigue avait dû m'endormir, quelqu'un devait me guetter et en profita. Les vols de lunettes étaient fréquents, les voleurs les trafiquaient ensuite.

Dans la journée, nous avions la visite du S.S. Un jour, il était complètement ivre et avait du mal à se tenir debout. Il voulut que l'on chante, puis il y eut des chanteurs individuels. Je me souviens d'un Français qui chanta une chanson qui m'était complètement inconnue. Dans les paroles, assez grossières, « Hitler a la guerre dans le c..., etc. ». Heureusement que ces paroles n'étaient pas comprises et que personne ne les a traduites.

C'est un acte de courage qui, dans la détresse, réconforta les Français et si ce camarade est encore vivant, je pense qu'il a conservé ce souvenir.

## Métamorphose

(Suite page 1)

Aboiements de chiens, aboiements de S.S. Quelques « coups de grâce » pour ceux qui n'arriveront pas vivants jusqu'au Camp. Ainsi étaient « sonorisés » les quelques kilomètres séparant la petite gare du grand Camp... K.L.M. pour les intimes.

Coups des S.S., morsures des chiens, morsures brûlantes ou morsures gelées des intempéries. Silence des témoins. Tout se ligue contre les hommes et les femmes accusés de se battre pour la Liberté et la Paix.

Le Camp est là. Pour y entrer, une première porte, énorme, surmontée d'un aigle monstrueux en bronze : 2 m de haut, 5 m d'envergure. Pourquoi avoir fait d'un si bel oiseau le symbole de tant de mal ?

Une cour. Un large escalier, presque monumental. Des S.S. sur chaque marche. La mitrailleuse prête à tirer.

Une seconde porte énorme. La vraie, celle-là. Celle qui séparera du monde civilisé tous ceux qui la franchiront. Pour en sortir, dira l'interprète, uniquement la cheminée du crématoire. Pour mourir, les barbelés électrifiés convenant à ceux qui ne veulent pas mourir de faim. Le choix est libre.

La douche... La « tonte » des poils et des cheveux... Le costume rayé... Nous voilà métamorphosés.

En déchets humains, comme le pensent et le veulent les S.S.

En combattants d'une nouvelle dimension ont répondu les Hommes.

Miguel SERRA-GRABULOSA  
(KLM - S - 4715),

## A Ruffec au cours d'une Cérémonie de jumelage un Allemand et un Français anciens de Mauthausen se retrouvent

Au cours d'une cérémonie de jumelage avec Waldsee, organisée le 28 mars à Ruffec, dans la délégation allemande se trouvait un ancien de Mauthausen, notre camarade Zieger.

Le président du comité des déportés de Ruffec, notre ami René Moulignier, lui aussi ancien de Mauthausen, prononça l'allocution qui retrace la lutte commune des anti-fascistes allemands et français.

Nous en extrayons l'essentiel paru dans *L'Avenir* du 3 avril 1975 :

« Aujourd'hui, en la personne de notre camarade Johann Zieger, nous honorons les premiers Résistants et les premières victimes du fascisme.

Dès 1933, les meilleurs fils du peuple allemand se dressaient contre les nazis et mouraient pour la liberté. Cela, ne l'oublions jamais!

Dès 1935, notre camarade allemand Zieger a connu les sinistres camps de la mort d'Hitler. Des milliers d'anti-fascistes allemands durent fuir leur Patrie où leur tête était mise à prix! C'est ainsi que, à cette époque, nous avons hébergé dans ma famille quatre de ces camarades allemands, pendant six mois. Certains d'entre eux sont tombés en héros dans les Brigades Internationales pour la défense de la République Espagnole contre le rebelle fasciste Franco.

Aujourd'hui, nous devons nous féliciter du jumelage Ruffec-Waldsee, qui nous permet justement d'entrer en contact avec les forces progressistes et les démocrates de Waldsee, avec nos frères les Résistants allemands représentés ici par notre camarade Zieger.

Chez nous, en France, des criminels nazis comme Touvier peuvent s'exprimer librement à la télévision, ce qui est proprement inadmissible!

Nous savons aussi qu'en République Fédérale Allemande, de très nombreux criminels de guerre nazis vivent en toute liberté, et occupent même des postes importants. C'est pourquoi, chers Camarades anti-fascistes allemands, nous sommes à vos côtés pour exiger leur châtiement exemplaire. Ensemble, il faut mettre hors d'état de nuire ces ennemis du genre humain!

A bas le fascisme!

Vive la Paix, la Liberté, l'Amitié entre tous les Peuples!

Gloire et honneur à tous nos camarades disparus! »